OBSERVATIONS
FAITES
SUR LA PESTE
QUI REGNE A PRESENT
A MARSEILLE
ET
DANS LA PROVENCE
AVEC
UN AVERTISSEMENT



A LYON,
Chez ANDRE' LAURENS, Imprimeur de MONSEIGNEUR LE MARE'CHAL, DUC DE VILLEROY, & de la Ville, ruë Raisin, à la Verité.

M. DCCXXI.

Avec Aprobations & Permissions.



AVERTISSEMENT.

ON demande de toute part d'être instruit sur la Maladie, qui regne à Marseille, pour seconder ce desir on a crû devoir rendre publiques les Observations, qui nous ont été communiquées par les Medecins; qui ont assisté les Malades; celles de Monsieur Chicoyneau Chancelier de l'Université de Montpelier envoyé de la Cour pour réconnoître cette Maladie, & y apporter les secours necessaires, ont déja paru au jour. Voicy celles de Mr. Bertrand Medecin de Marseille, qu'on a jugé à propos de joindre aux premiéres, afin que les Medécins qui s'interessent à la santé de leurs Concitoyens en les examinant & les confrontant les unes aux autres puissent juger du caractére & de la nature de la Maladie, regler leur conduite en cas de malheur sur celle qu'ils ont suivie, & faire usage des Remedes qui leur ont réussi. Ceux qui ont parcouru les differens Traités, qui en ont été écrits découvriront facilement qu'il en est

de cette eſpéce, comme des autres; qu'elle eſt ſujette à des varietés, & ne produit pas dans tous les Malades les mêmes accidens; que les ſymptomes qui l'accompagnent rendent le pronoſtic qu'on fait les Auteurs ſur la Peſte de leur tems bien different, & quelquefois tout contraire; que les Remédes qui ont réüſſi dans la Peſte d'un tems, d'un Païs, d'une Saiſon, n'ont pas réuſſi en d'autres; que les mêmes ont eu ſur la fin un ſuceés different du commencement & du progrés de la Maladie. Les uns ſe déclarent pour la ſaignée, & la regardent comme un des principaux ſécours; les autres la condamnent comme pernicieuſe; ceux-cy diſent avoir employé les Emetiques & les Purgatifs avec un grand ſuccès; ceux-là certifient que tous les Remédes, qui purgent ont toûjours une ſuite funeſte, ſur tout quand on les donne au commencement de la Maladie, & qu'ils ſont ſuivis d'une abondante évacuation. Quant aux légers Sudorifiques tous conviennent, que ce ſont des Remédes convenables, & les plus appropriés: Il n'eſt aucun Auteur qui ne propoſe ſon Antidote comme certain & experimenté, quoique la compoſition en ſoit differente. Au milieu de tant de contrarietés & d'incertitudes, que peut-on faire de mieux que de ſe confier aux Obſervations

des Medecins, qui ont été occupés auprés des Pestiferez à Marseille ? Et à celle que nous ont laissés ces sages & zélés Medecins, qui ont risqué autrefois leur vie, & se sont sacrifié au service du Public, ils ont suivi & examiné de près la Maladie, ont reflechi cent fois sur les symptomes, & mis en usage les Remédes les plus choisis, dont ils raportent ingenûment le succès, avoüant de bonne foi les mauvais effets & l'inutilité des leurs, aussi-bien que de ceux que divers Auteurs avoient proposés comme infaillibles ?

Il n'y a pas beaucoup de fondement à faire sur la plûpart des Traités de Peste. Il est peu d'Auteurs en Medecine, qui n'ait écrit sur cette cruelle Maladie : & bien des gens qui n'ont aucune teinture des principes de cette Science, ny connoissance des Remédes se sont émancipés de mettre au jour ce qu'ils ont recüeilli & compilé dans des Livres composés souvent par d'autres qui avoient encore moins d'experience qu'eux, en ce qui concerne cette Maladie, supposé qu'ils se soient trouvés dans les Villes Pestiferées, où ils ayent servi de leur personnes, & été témoins de ce qui s'y est passé. Les uns & les autres sont également blâmables, & c'est une temerité bien criminelle, que d'imposer au Public, quand il s'agit de la vie du prochain ?

S'il eſt vrai qu'il ne faille pas beaucoup compter ſur la plûpart des Siſtémes de la Peſte faits par des Auteurs, qui n'ont point vû ces ſortes de Maladies, il n'y a pas plus de raiſon de ſe fier à ceux, qui loin des Malades, & ſans aucune expérience de leurs Remédes, du moins pour ce fait, les propoſent avec éloge : cette hardieſſe eſt ordinaire à tous les Charlatans, qui bien ſouvent n'en ont qu'un, qu'ils croyent valoir pour tous les maux, lorſqu'à peine a-t-il réüſſi une fois après mille eſſais pour le plus petit accident d'une légere indiſpoſition, & ces ſortes de Remédes ſont d'autant plus dangereux & pernicieux, qu'ils mettent tout leur Art à tirer des quinteſſences, des Elixirs, & d'autres Remédes ſpiritüeux & volatils, qui ſelon la raiſon, l'experience, & les Obſervations des plus habiles Praticiens ſont plûtôt propres pour diſpoſer à la Maladie, que pour en garantir, & ces impoſteurs l'éprouvent encore aujourd'hui de même que leurs prédeceſſeurs l'ont experimenté en ſuccombant les premiers à la violence de la Contagion.

On n'a pas encore juſqu'à preſent trouvé un Reméde ſpécifique pour cette Maladie, & par toutes les Obſervations des Auteurs de tous les tems, qui ont ſervi les Malades, & mis en œuvre tous les plus excellens

Remédes qu'ils ont experimentés de leurs dévanciers, ou qu'ils ont composés selon les cas & les vûës, que la Maladie & les accidens leur pouvoient inspirer, ils conviennent tous de bonne foy, que nonobstant tous leurs soins, leurs secours, & leurs Remédes ils n'en ont sauvé qu'un très petit nombre, qui ne merite pas d'être mis en pararelle avec celui des morts, d'où il faut inferer que cette Maladie a une cause, qui élude toute la Science & la capacité des plus éclairés, des plus habiles Maîtres, & des plus experimentés Praticiens, & quand on seroit assez heureux pour le trouver ce spécifique, ce puissant, & efficace Reméde, on ne pourroit pas l'employer pour la plûpart des Malades, qui meurent subitement, ou dans les vingt-quatre heures: d'ailleurs ceux à qui il pourroit être donné à tems, manquent de tant de choses necessaires, qu'il est moralement impossible qu'on en puisse sauver sur une centaine deux ou trois.

Le principal & le plus assuré Reméde suivant le sentiment universellement reçû, est de se tenir éloigné, de fuir & éviter les Personnes & Marchandises suspectes; de n'avoir aucune communication avec tout ce qui vient des endroits infectés; en un mot de prendre toutes les mésures, les plus exactes & les plus rigoureuses pré-

cautions pour empêcher que le mal ne se glisse des lieux où il regne, dans ceux qui jouissent d'un air sain, pur & salutaire ; car il ne faut qu'une seule Personne, qu'un Pâquet de Marchandise pour infecter toute une Ville, & tout un Royaume. C'est en vain qu'on voudroit compter sur la bonté de son temperament, sur ses forces, sur son âge, ce mal n'épargne personne & ne dépend pas, comme les autres d'un appareil de Maladie, qui se forme dans nous, c'est un venin, qui vient de dehors, & qui comme le poison le plus présent, produit ses effets, indifferemment sur toute sorte de sujets bien ou mal constitués sans distinction d'âge, de sexe comme l'experience de tous les tems le confirmé, & qu'on pourra encore s'en convaincre par les recits & les Observations qu'on a faites sur cette derniere Maladie : Rien n'est mieux établi que cette vérité ; puisqu'on voit des gens, qui joüissent d'une santé parfaite, dévenir tout d'un coup malades & mourir subitement, ou dans le jour, sans qu'il précede aucun signe, ny qu'il se manifeste pendant le peu de tems qu'ils vivent aucun accident, qu'on puisse attribuër à quelque appareil de Maladie, d'où il s'ensuit que la cause de la Peste consiste dans un venin, qui s'insinuë bien vîte & bien

facilement dans le corps, & que sa puissance approche de la nature des venins de certains animaux, & de quelques poisons, qui procurent la mort en peu de tems, c'est un venin en effet, qui éteint & suffoque les principes de la vie, & porte la gangréne dans le sang, & puis dans les parties solides, comme il semble qu'on doive l'inferer des maux de cœur, des abbatemens, des langueurs, des foiblesses, & défaillances, qui subsistent même avec la fiévre, & encore plus des Exanthemes, des Charbons & Bubons, qui marquent avec la petitesse & l'irregularité du pous une espéce de mortification tant dans les fluides; que dans les solides; tous lesquels accidens de même, que les autres qu'on observe dans ce genre de Maladie peuvent s'expliquer par cette supposition, quoique variés à raison du plus ou du moins de venin insinué, & par rapport au temperament, à l'âge, à la saison, & aux autres circonstances, sans trop se mettre en peine, s'il y a dissolution ou coagulation dans le sang; si ce venin consiste dans un acide, ou un alkali; comme si le sang ne pouvoit être vitié, que de l'une ou l'autre maniére, & par l'un ou l'autre de ces deux êtres, que les Chimistes ont inventés: & quand on voudroit les supposer il semble qu'on auroit raison de penser qu'il y a

plûtôt une coagulation dans le ſang qu'une diſſolution, on voit dans les Anthrax & les Exanthémes une preuve de la coagulation du ſang, & de la lymphe dans les Bubons.

Ce n'eſt pas à raiſon d'un acide, ny d'un alkali que le venin de la Vipére; celui de Scorpion, celui de l'Aſpic, & de bien d'autres animaux portent l'extinction dans le ſang & les principes de la vie, & que bien d'autres cauſent des accidens étranges & ſurprenans, comme par exemple celui des Mouches cantharides, & celui de la Tarentule : ces venins produiſent leur effet non pas en tant que décompoſés, ou par quelqu'un de leur principe; mais par toute leur ſubſtance. Il en eſt de même de pluſieurs végétaux : du Napel, du Thora, de la Ciguë de marais, d'une eſpéce de Ranuncule aquatique, de la Ciguë commune, de pluſieurs eſpéces de Solan, du Belladona, que l'on croit tous être des poiſons froids, & qui ſont par conſequent du nombre des coagulans; cependant un des plus aſſurés Remédes contre tous ces poiſons eſt le vinaigre. Il arriva cette Automne dans cette Ville à l'occaſion du fruit de Belladona, que quatre Enfans mangerent, un exemple tout ſurprénant, & des accidens les plus extraordinaires, qui furent calmés par le vinaigre, ce qui prou-

ve, que le vinaigre eſt le Remède ſpécifique contre le poiſon de cette plante, dont le fruit n'eſt nullement acre, ny corroſif, ny acide, ny aigre, mais doux & fade. Il ne ſeroit pas difficile de prouver l'inutilité de ces deux principes pour l'explication des cauſes de toutes les Maladies. Au ſurplus tant s'en faut que les poiſons des Mineraux & des Végétaux n'agiſſent qu'à raiſon de quelqu'un de leur principe; d'un acide ou d'un alkali; qu'au contraire on en fait des excellens Remédes en les décompoſant, & des alimens ſouvent des poiſons effectifs.

Il eſt bien difficile, il faut l'avoüer avec tous les Auteurs de pouvoir déviner en quoi conſiſte ce venin, c'eſt un myſtére, que perſonne encore n'a pû déveloper, la connoiſſance en eſt cachée dans les ténebres les plus épaiſſes, quoique ſes effets ſoient bien ſenſibles. La multiplicité des ſymptomes & des accidens qui ſuivent les autres Maladies ſont des moyens, dont on ſe ſert comme autant de faits connus & certains pour découvrir par une méthode analytique la cauſe dont ils dépendent; mais dans celle-cy ils ſont ſi divers, ſi bizarres, & ſouvent ſi oppoſés, qu'on ne ſçauroit ſuppoſer un principe, ou une cauſe, faire une ſuppoſition juſte par laquelle on puiſſe tous les expliquer; ainſi il ne

faut pas être surpris si les sentimens des Auteurs sur la cause de la Peste sont si partagés, & presque tous differens : Celui qui supose des vers ou des insectes, quoique peu suivi & le moins approuvé paroît pourtant à mon avis le plus raisonnable, eu égard à deux caractéres essentiels à la Peste formellement, & diametralement opposés l'un à l'autre : le premier une adhérence constante de ce venin à tous les corps ausquels il s'est attaché ; le second cette légéreté & facilité avec laquelle il se communique si promptement. Deux proprietés qui suposent de la part de cette cause une fixité, une ténacité, une espece de viscosité & de glu, qui le tient lié & adhérent, non seulement aux corps poreux, mais encore aux Métaux & aux Minéraux; & en même-tems une légéreté & une volatilité, qui lui donne la facilité de se répandre, & de s'étendre dans l'air pour se communiquer avec tant de promptitude d'un corps affecté à un autre, qui est sain, & n'a aucun soupçon, ny disposition à Maladie. Deux effets si opposés ne sçauroient être expliqués par une cause qui subsiste dans un corps inanimé, quand on voudra bien y reflechir sans aucune prévention. Les substances inanimées se détruisent par la division & la multiplication & les animées au contraire se multiplient

toûjours de plus en plus par la propagation de l'espéce. C'est en vain qu'on voudroit établir deux sortes de substance dans un même venin, l'une fixe, & l'autre volatile, cette supposition est faite d'après la la difficulté, & c'est sans doute par une espece de faux préjugé, que pour faire valoir son sentiment, on aime mieux sacrifier la raison à l'hypothése que de soûmettre l'hypothése à la raison.

Les Histoires & les Observations de tous les Auteurs sur cette Maladie nous aprennent que ce venin se répand de Famille en Famille, de Maison en Maison, de Ruë en Ruë, de Quartier en Quartier, de Ville en Ville, & de Province en Province, & enfin de Royaume en Royaume, & qu'il ne perd rien de sa force & de sa vertu, quoique divisé & divisé toûjours de plus en plus, & souvent au lieu de diminuër de sa puissance, il va toûjours en aquerrant de nouvelles forces; cependant c'est une Loy de la nature, que tous les êtres créés perdent de leur tout à mêsure qu'ils en communiquent. Il n'y aura que le levain de la Peste, qui au lieu de rien perdre en se divisant, en se partageant, en se distribuant dans les airs, & se communiquant à divers sujets prendra de nouveaux accroissemens, & augmentera sa masse, d'autant plus que ses effets vont toûjours en se multipliant;

car ſans ſortir de ce qu'il y a de réel & de poſitif, ſi l'on en croit aux Hiſtoires, & aux Obſervations des Auteurs, il faut convenir que cette partie, cette moitié, où ce qu'on prétend qu'il y a de volatil dans le venin de la Peſte, ſe conſerve nombre d'années ſans s'exhaler; mais s'il eſt vrai qu'il ne faut que peu de tems pour que cette portion volatile ſe diſſipe, comment eſt-ce qu'après 25. 30. ans, la moitié moins ſi l'on veut, en ouvrant un Ballot, une Caſſette, en remuant des meubles, une corde, ce venin ſe repandra avec autant de facilité & de promptitude qu'il a fait les premiers jours qu'il a commencé à ſe manifeſter? Il n'eſt pas croyable que cette longue ſuite d'années ait laiſſé en repos une matiere déja miſe en mouvement, & très-diſpoſée à s'évaporer, ceux qui connoiſſent les eſſences & les eſprits que l'on tire des Animaux, des Végétaux, des Mineraux mêmes jugeront de ce paradoxe: ils ſçavent combien il leur eſt difficile de conſerver tout ce qu'ils ont de volatil parmi leurs Remédes, quelque ſoin qu'ils ſe donnent. Mais qu'il ſoit poſſible, comme on le prétend que ces deux ſubſtances ſe ſoient conſervées unies, & que celle qui eſt fixe & gluante ait lié & retenu l'autre qui eſt volatile juſqu'au terme précis, & qu'à la faveur d'un grand

air ces matieres ſoient miſes en mouvement, qu'il ſurvienne une fermentation, un combat entre elles, qui en rompe la liaiſon, l'union, le nœud de la ſocieté & d'amitié ; & que ces deux ſubſtances ſe répandent tout d'un coup dans le lieu où le Ballot, la Caſſette, ou quelque Paquet ſera ouvert, qu'elles infectent & communiquent la Peſte à ceux, qui s'y trouveront : c'eſt ce qui eſt difficile à concevoir ; mais il reſte encore un autre prodige digne d'admiration : il ne s'agit que d'un Ballot, d'une Caſſette, d'un Pot, d'une Corde ou de quelque choſe de moins, où certainement il ne pouvoit être renfermé qu'une très-petite quantité de ces deux ſubſtances ; cependant les effets qu'elles produiſent ſont auſſi grands, auſſi nombreux, auſſi étendus & funeſtes, que ceux que le tout ou la maſſe prodigieuſe, dont elles ne ſont qu'une bien petite partie, a pû produire dans les Villes, & les Provinces, d'où cette portion de venin eſt ſortie depuis pluſieurs années. Ce qui paroît incomprehenſible ; car quoiqu'il ſoit vrai qu'une quantité déterminée de matiere puiſſe être diviſée à l'infini, neanmoins après un certain nombre de diviſions, elle n'eſt plus capable de produire les mêmes effets, ou du moins les effets qu'elle produit, diminuent à pro-

portion que ses parties deviennent plus petites. Le venin de la Peste au contraire devient toûjours plus fort, plus puissant & plus funeste à mésure qu'il se répand, & se divise, ce qu'on aura de la peine à concevoir sans reproduction ou sans miracle.

Quoiqu'on ne puisse douter que la Peste ne soit un fleaux de la colére de Dieu, on ne doit pas pourtant penser qu'il y ait du miracle, quelque prévention que l'on ait pour croire qu'il y a dans cette Maladie quelque chose qui surpasse les Loix de la nature. Les Régles que sa sagesse a établies sont assès puissantes, & assès fecondes pour operer de plus grands & plus surprenans effets : Combien y a-t-il d'animaux, qui font la guerre à l'homme, & qui le font souvenir sans cesse qu'il est pécheur, dont Dieu peut se servir pour le punir, quand sa justice l'ordonne. Pour luy faire connoître son neant il a destiné les plus vils, les plus petits, & ce qu'on appelle insectes pour luy insulter. Il n'est personne qui soit à couvert de leurs éguillons, & s'il en a rendu une partie de visibles, c'est sans doute pour qu'il pût les chasser & s'en défendre ; & s'il y en a d'invisibles contre lesquels les sens, qu'il nous a donnés pour nôtre conservation, ne sont d'aucun usage, c'est aussi pour que

les ordres de sa Justice soient executés, quand il lui plaît, & quand nous nous sommes rendus indignes de ses misericordes. Pour l'exécution de ce dessein Dieu n'a besoin, que de ses régles générales; & n'est pas obligé d'agir par des voyes particuliéres. Des insectes venimeux apportés de quelque Contrée Etrangére avec des Marchandises, d'où ils se repandront dans les airs d'une Ville produiront tous les funestes effets qu'on remarque dans la Peste, porteront la désolation & la mortalité d'un Pays dans un autre ou par eux-mêmes, ou par leurs œufs & leur semence à raison de laquelle ils se multiplieront de génération en génération jusqu'à-ce qu'une saison qui leur sera contraire, ou des Remédes en éteignent & détruisent la race, qu'ils manquent comme étrangers d'une nourriture convénable, ou qu'ils trouvent leur tombeau dans le nombre immense des corps, qu'ils ont fait mourir.

C'est par cette réproduction & la supposition des insectes ou des vers que l'on pourra comprendre beaucoup mieux que par toute autre hypothése la multiplication de la cause de la Peste, la raison de sa durée; & une resurrection, s'il est permis de parler ainsi, après plusieurs années. Au surplus il n'y a rien dans cet-

te ſuppoſition, qui ſoit contraire à la raiſon, qui repugne au bon ſens, & qui ne ſoit conforme à l'expérience. Ce qui ſe paſſe tous les jours dans nos Maiſons touchant beaucoup d'eſpéces d'inſectes, qui diſparoiſſent, & renaiſſent châque année, & dont on a bien de la peine à ſe défaire quelque ſoin qu'on ſe donne, nous fournit un exemple familier & favorable en même-tems pour authoriſer le ſentiment que l'on propoſe, tant à raiſon de l'exiſtence de ces inſectes, que par rapport à leur multiplication : De tous les Animaux en effet il n'y en a point de ſi féconds, que les inſectes, ils pondent un milier d'œufs à la fois par le moyen deſquels non ſeulement ils ſe reproduiſent, mais de génération en génération ſe multiplient à l'infini.

La difference qu'il y a entre nos inſectes domeſtiques, & ceux de la Peſte, c'eſt que ces derniers ſont inviſibles, & ſi petits qu'ils éludent la vivacité des yeux les plus pénétrans, & juſqu'à preſent il n'y a eu perſonne qu'un Hermite à Toulouſe, s'il eſt permis d'ajoûter foy au recit de pluſieurs perſonnes, qui les ait pû découvrir ; mais ce témoignage ne ſuffit pas pour que cette ſuppoſition ne ſoit regardée & ne paſſe comme imaginaire dans l'eſprit de ceux qui n'ont de foi que pour

ce qui tombe ſous les ſens. Combien pourtant y a-t-il de ſortes d'inſectes que nous connoiſſons, & que nous ne voïons pas, ou que nous ayons bien de la peine à diſcerner ; les mittes, les petits vers qui s'engendrent dans le fromage, les cirons qui labourent les mains, combien d'autres inſectes repandus dans les airs, dans les eaux, & généralement ſur toute la terre, dont la plûpart ſont inviſibles , & qu'on ne ſçauroit diſtinguer ſans l'aide des microſcopes. L'imagination ne ſçauroit atteindre jusqu'où va la petiteſſe de la plûpart de ces inſectes, & bien moins encore celle de leurs organes, qui ſont pour l'ordinaire en plus grand nombre que dans les plus gros animaux.

Quoiqu'il y ait une grande difference entre les raports de grandeur du corps d'un Elephant à celui d'une Mitte il ſe peut neanmoins & la raiſon ne s'y opoſe pas, qu'il y ait des inſectes qui par raport à la Mitte ſont ce que la Mitte eſt à l'égard de l'Elephant. Ce n'eſt pas là un paradoxe pour les Savans Géométres & les Naturaliſtes, de qui nous aprenons que toute la nature fourmille d'inſectes, & qu'il y en a un grand nombre qui échapent à nos yeux, qu'il n'y a rien ſur la terre qui n'ait vrai-ſemblablement ſon inſecte particulier. Il y a des Saiſons fa-

vorables pour leur propagation & faire éclore leurs œufs ; beaucoup d'Auteurs en effet rémarquent que les années qui précedent la Peste sont plus fécondes en insectes, & que les générations de ceux mêmes qui sont naturels au Pays, sont quelquefois si abondantes, qu'elles couvrent la surface de la terre & desolent les Campagnes : C'est peut-être aussi par cette raison que les insectes étrangers aportés dans les Vaisseaux avec les Marchandises du Levant & des Contrées éloignées, se multiplient dans un tems & ne le font pas dans un autre, & qu'on sait par experience que la Contagion ne se communique pas également, ne fait pas tant de mortalité & ne dure pas long-tems.

Châque Pays a ses Animaux & ses insectes particuliers, qui sont differens en espéce, en figure & en proprieté comme les plantes & les autres productions de la terre ; mais sans sortir de nos limites & sans consulter les Histoires des Nations Etrangéres, nos yeux mêmes ne nous font-ils pas apercévoir une infinité de ces petits Animaux sur la terre, dans les airs, dans les eaux & autres liquides, sur les Animaux, les Végêtaux & Mineraux mêmes ; ensorte que l'on peut regarder la surface de la terre, l'athmosphére de l'air, comme un Ocean qui contient

un nombre prodigieux d'Animaux de toute ſorte de grandeur, de differente eſpéce, & de differente forme & figure. Et s'il eſt vrai que les inſectes ſont incomparablement plus féconds, que les grands Anîmaux, il faut inferer de-là, que le nombre en doit être à proportion plus grand; & peut-être auſſi que parmi ce nombre il y en a plus de ceux qu'on ne voit & qu'on ne connoît pas, qu'il n'y en a de viſibles & de connus. Il n'y a point d'Animal qui ne ſoit ſujet à quelque eſpéce de vermine & l'homme méme comme les autres: non ſeulement il en a qui lui font la guerre en dehors; mais encore il n'a pas un viſcére où l'on ne trouve quelque-fois une eſpéce particuliere de vers, dont les uns ſe découvrent par les ſens & les autres ne ſçauroient être aperçûs ſans l'aide des inſtrumens, qui groſſiſſent les objets. Il n'en faut qu'un quelque fois pour lui ôter la vie. On en voit des fourmillieres dans les ulceres des hommes & des animaux vivans. Il y en a dans les entrailles de differentes eſpéces & de grandeur prodigieuſe; on en trouve même dans les veines, dans le cœur, dans le pericarde, & ce qui eſt raporté par nombre d'Auteurs anciens, ſe confirme dans nôtre tems: les Medécins d'aujourd'hui ont été ſouvent témoins oculaires de ſemblables faits, & il m'eſt

arrivé trois fois dans la même année au commencement de ma pratique d'avoir vû ſortir par l'ouverture de la véne du bras des vers ronds & de la longueur du petit doigt. J'en ay trouvé ſouvent en m'exerçant à l'Anatomie de la même eſpéce dans les vénes des hommes & des animaux, & entre autres un dans le ſinus longitudinal de la tête d'un âne, de la grandeur d'un demi pié. Il y en a dans le ſang de pluſieurs figures & grandeur ſuivant les Obſervations des Auteurs & quelques Medecins curieux aſſeurent en avoir découvert avec des loupes & des microſcopes des fourmillieres dans le ſang de certains Malades nouvellement ſorti des vénes.

Si les inſectes dont il eſt queſtion ſont du dernier ordre, & qu'ils ſoient imperceptibles, ils ont cela de commun avec les autres cauſes de la Peſte établies par les Auteurs: avec les influences des Aſtres, des Planettes, des conſtellations; avec les vapeurs & les exhalaiſons de la terre; les atomes, les miaſmes, les corpuſcules & les levains. C'eſt par la raiſon & non pas par les yeux que les Medécins découvrent les cauſes des Maladies: il y en a peu qui ne ſoient inviſibles. Les accidens qui les précedent & les ſuivent, les ſymptomes qui les accompagnent ſont ſenſibles, & c'eſt par là que comme les Géométres ſur ce

qu'il y a du connu dans la question, ils tâchent de découvrir la cause, qu'ils ne voyent & ne connoissent pas ?

Quant aux levains qui sont raportez par quelques Auteurs pour cause de la Peste, quoiqu'il soit vrai que par leur vertu ils changent les substances sur lesquelles ils agissent en des substances semblables à eux-mêmes ; que leur force aille toûjours en se multipliant, & que leur puissance paroisse surpasser les Loix de la nature ; cependant comme le venin de la Peste pour se communiquer aux Personnes & aux Marchandises doit se repandre dans les airs, il s'ensuit, ce semble, qu'à mésure qu'il s'étendra, qu'il se divisera dans une grande étenduë il devra à la fin tomber dans l'aneantissement par raport à son action. Il n'en est pas de même à la verité lorsque les levains se communiquent par un contact immediat ; mais il y a une grande difference entre l'une & l'autre maniere : Ceux qui se communiquent par l'entremise d'un milieu fluide se repandent dans ce fluide en tous sens & en se repandant se divisent, se separent & s'écartent de part & d'autre avant qu'ils soient à portée de s'insinuër dans les corps solides où ils ne leur est pas si facile de pénétrer. Cela supoſé il faut que la masse de ce levain soit abondante & que l'espace où elle se

répandra ſoit bien chargé de ſes parties ; pour qu'elles ſoient capables d'infecter tant de Perſonnes & de Marchandiſes, ſinon en ſe repandant dans l'air & ſuivant le mouvement de ce fluide elle ſera bien-tôt diſſipée & entraînée ſi loin & tellement diſperſée, qu'on n'en pourra plus ſentir les effets, ny de loin ny de prés.

Or comment eſt-ce qu'une petite portion de ce levain renfermée pluſieurs années dans une Caſſette, dans un Balot, attachée à une Corde, d'où elle aura pû facilement s'exhaler, dans le tems qu'on remuera cette Corde, qu'on ouvrira ce Balot, cette Caſſette, d'où elle ſe repandra dans l'air à l'entour, pourra infecter la Perſonne qui aura ouvert cette Caſſette dans une Chambre, qui aura manié ce Balot, & celle qui aura remué cette Corde dans une Egliſe, & qui n'auront humé ny les uns ny les autres, pour ainſi parler qu'un atome de ce levain, & que châcun d'eux en puiſſe encore infecter bien d'autres avec cet atome qu'il faudra ſuppoſer être divisé en vingt, trente, quarante mille parties, pour qu'il ſoit capable de communiquer la Peſte par la ſuite à autant de perſonnes ? Cette progreſſion laiſſe des doutes dans un eſprit exempt de prévention ; non pas à la verité par ra-

port à la division de l'atome, qui peut, si l'on veut, aller à l'infini; mais à raison de la puissance multipliée de cet atome, qui suivant l'experience & la certitude du fait devroit augmenter en force & en vertu, à mesure qu'il diminuë de sa masse, & que de plus en plus elle est divisée & toûjours partagée en de plus petites parcelles. Cette division à l'infini d'un atome d'un côté, de l'autre la mu tiplication en vertu & puissances dans châcune partie divisée repugne à la rai on, & ces deux Operations semblent se détruire mutuellement.

On convient que quand les levains se communiquent par un contact immédiat ils ne perdent rien de leur tout, toutes les parties qui les composent demeurent assemblées, & par consequent leur force & leur vertu, & l'on comprend que par ce moyen ils peuvent des uns aux autres être communiqués, se multiplier & de sujet en sujet produire toûjours de nouveaux effets. Le levain de la rage, par exemple, des maux Veneriens, du Scorbut se communiquent des Malades à ceux qui sont en santé; mais ils ne se communiquent pas de loin, on peut même s'aprocher, converser & vivre avec des gens qui ont été frapez & affectez par quelqu'un des levains de cette sorte sans qu'on reçoive aucune impression de leurs Maladies ny du levain

qu'ils ont reçû. Il eſt vrai qu'il y a des levains plus forts les uns que les autres, & qui ſe multiplient, ſi on le veut, à l'infini; mais ils ne ſe communiquent pas à tant de perſonnes tout à la fois, comme le venin de la Peſte, & pour le dire en un mot tous ces maux ne ſont point épidemiques & dépendants d'une cauſe commune & générale, & avec toute leur force & leur puiſſance, ils ne produiſent aucun effet ſur les ſubſtances auſquels ils ne ſont pas apliqués immédiatement. Tous les levains mêmes quoique apliqués par toutes leurs parties & ſans qu'il y ait rien entre deux, qui ſoit capable d'empêcher leur action, ne font pas toûjours ſur le champ & dans un inſtant leur action comme le venin de la Peſte le fait quelquefois : les pierres à Cautére, les Veſicatoires, les Corroſifs ne le font ſouvent qu'après pluſieurs heures & l'Arſenic même pris interieurement ne procure pas une mort ſubite ; le levain de la rage ne ſe manifeſte qu'après quarante jours : Ces levains neanmoins qui s'apliquent avec toutes leurs parties aſſemblées & par conſequent avec toute leur force & leur vertu devroient bien plûtôt produire leurs effets, que ceux qui ne ſe communiquent, qu'à la faveur & l'aide de l'air dans lequel leurs parties ſe repandent, ſe diſtribuent & s'écartent &

qui ne peuvent par consequent se communiquer qu'en petite quantité ; car on ne sçauroit disconvenir que l'air comme vehicule ne surpasse par ses parties & son volume de beaucoup les parties du venin qu'il soûtient & qu'il charie, d'où l'on doit inferer que dans une étenduë d'air assès considerable, ils n'y sçauroit avoir que bien peu de ce venin & que ses parties sont tellement écartées qu'elles ne peuvent avoir que des puissances inferieures à celles des levains qui se communiquent avec toutes leurs parties assemblées. Il ne faut pas s'imaginer que le venin de la Peste communique sa vertu à l'air, & qu'il agisse sur lui comme levain : l'air surement n'est ny gâté ny corrompu & par consequent infect ; parce que si cela étoit personne ne pourroit se deffendre de la Contagion & de la Peste, toutes les précautions que l'on prend ordinairement, pour s'en garentir seroient inutiles, il ne serviroit de rien de se tenir enfermé, de s'éloigner, de ne point communiquer avec les Personnes, les Marchandises, les Pays suspects & infectez, il n'y auroit qu'à chercher un Canton où l'on peut vivre sans respirer ; car une portion d'air infect en infecteroit un autre, & en peu de tems le mal seroit répandu dans tout l'Univers. L'air n'est donc pas infect ; mais à la verité il est in-

fecté en tout les endroits ou les particules du venin se sont mêlées & répanduës. Il n'est pas même infecté dans une vaste étenduë ny encore moins généralement comme il devroit l'être, si selon la pensée de certains Auteurs quelque Astre, quelque Constellation lui avoit communiqué ses malignes influences; parce que comme ces corps céléstes surpassent en grandeur l'étenduë de la terre, toute l'atmosphére seroit remplie de leurs émanations, & c'est aparemment sur ce principe que quelques-uns ont prétendu qu'il n'y avoit point de Peste, si elle n'étoit générale, & que toute la terre ne fût à la fois afligée de cette Maladie. Non seulement l'air n'est pas généralement infecté; mais encore cette infection, de quelque cause qu'elle puisse dépendre, ne se communique pas tout-à-coup dans une grande étenduë de Pays; mais peu à peu,& ce qui est arrivé à Marseille s'est passé de même dans toutes les Villes ou les differentes espéces de Peste se sont glissées suivant les Observations de nos prédécesseurs: une seule personne, quelquefois des Haillons, un Paquet de contrebande, un Balot de Marchandises, ou quelque chose de moindre consequence & de petit volume a donné naissance à cette cruëlle & terrible Maladie, qui a toûjours commencé à se manifester dans

peu de perſonnes, dans une ſeule Famille d'où elle a paſſé ſucceſſivement de Maiſon en Maiſon & enfin dans toute une Ville, ſouvent même elle a demeuré aſſoupie pendant des mois entiers & des années, & s'eſt reveillée dans les mêmes Villes, comme il arriva à la derniere Peſte qui afligea cette Ville de Lyon, elle s'éteignit & ſe ralluma par trois repriſes dans l'eſpace de dix ans qu'elle dura. Or comment eſt-ce qu'on pourra ſe perſuader qu'une Maladie qui cauſe tant de mortalité, & deſole des Provinces & des Royaumes entiers, avec une cauſe ſi mince, ſi peu conſiderable, ſi limitée en elle-même & de ſi petits commencemens, puiſſe faire non ſeulement tant de progrès ; mais encore, ce qui eſt plus ſurprenant, ſe multiplier à meſure qu'elle ſe répand & s'étend même dans un fluide qui ne lui aporte aucun obſtacle & ne fait aucune reſiſtance au mouvement de ſes parties & qui ne peut enfin ſe communiquer aux Perſonnes & aux Marchandiſes, qu'après avoir été diviſée dans toute l'étenduë de l'air voiſin dans lequel par conſequent ſes parties diſtribuées & entraînées de part & d'autre, ne peuvent plus avoir la puiſſance des levains qui ſe communiquent tout entiers avec toute leur maſſe & une aplication immédiate & conſtante de toutes leurs parties.

Ce qui arrive aux incendies fournit un exemple ſenſible des deux manieres, dont ſe font les communications, ſans qu'il ſoit beſoin de ſupoſer aucun levain pour les expliquer & les comprendre : un tiſon allumé porté par les vents d'une Ruë à l'autre y cauſe un embraſement par une aplication immédiate & conſtante de ſes parties réünies ; mais la flâme qui s'éleve & ſort de ce même incendie ne produira pas un ſemblable effet, & ne mettra pas le feu aux matieres conbuſtibles qui ſeront à une certaine diſtance & qu'elle n'aprochera pas de bien près ; parce que les parties qui la compoſent auront entre elles beaucoup de parties de l'air où elles ſe ſeront répanduës & diſperſées. Ce qui prouve ſenſiblement que les communications qui ſe font par l'interpoſition d'un milieu fluide, perdent de leur force & de leur puiſſance à proportion que la maſſe ou la cauſe en eſt diſperſée & diviſée, & que par conſequent les levains ny aucune cauſe inanimée ne ſçauroit être aprouvée & admiſe comme cauſe de la Peſte, & tout de même que la flâme ſe perd dans les airs, ainſi ſe perdent tous les corps légers comme dans un abîme, où il y a une infinité de ſubſtances de differente nature, qui font enſemble autant de combinaiſons, d'où il reſulte ſans ceſſe des êtres nouveaux, qui

ne sont plus ny les uns ny les autres, ce qu'ils étoient auparavant & n'ont plus par consequent les mêmes vertus ny les mêmes proprietés. Il n'y a que les animaux à qui l'air donne la vie, & leur sert tout au moins de premier & de principal alimẽt, qui puissent y subsister & s'y conserver.

Qu'on ne me replique pas qu'on voit dans les plantes une réproduction continuelle, & que châque semence produit & produira jusqu'à la fin des siécles des plantes de son espéce ; parce qu'il en est des Végétaux comme des Animaux qui se perpetuent pareillement châcun dans leur espéce, dont la raison est conformément aux termes formels de la Génése, que châque individu contient toutes les générations de ses descendans : ce qu'on n'oseroit penser des levains, ny d'aucun corps inorganisé.

Tout bien consideré, peut-être qu'il n'y auroit ny absurdité ny témérité de penser que toutes les communications qui se font même par attouchement & aplication immédiate ne procédent pas d'un levain inanimé, & qu'il y a d'autres Maladies que la Peste qui dépendent de quelqu'autre genre de vers. Il y a des Auteurs qui croyent que la Verole & les maux Veneriens qui se communiquent de cette derniére façon ont leur cause dans de petits

vers, & on a imprimé, à ce que j'ay apris dans ce moment, depuis peu à Montpelier une Dissertation, sous le nom d'un Medecin nommé Riberty, que l'on attribuë à un célébre Professeur en l'Université de cette même Ville, par laquelle il soûtient cette opinion, qui suivant les Observations faites avec les microscopes paroît avoir beaucoup de vrai-semblance, & semble se confirmer par les vers que l'on découvre avec les yeux dans le vinaigre, dans les cloaques, dans les eaux croupissantes & encore dans certains sujets dont on se sert pour ferment & levain. Ne peut-on pas présumer, qu'il y en ait dant le petit lait aigri comme dans les autres liquides corrompuës, & principalement dans celui que l'on garde en Campagne dans des mulettes ou les ventricules des jeunes Animaux pour servir de présure & faire prendre & cailler le lait. Ce lait & petit lait ou plûtôt ce chyle pourra-t-il servir des années entiéres gâté & corrompu sans que les vers ne s'y engendrent? Puisqu'on ne sçauroit garder la chair même des Animaux, sur tout en Eté, que peu de jours sans que les vers ne s'y mettent. Pourquoi ne penseroit-on pas de même de plusieurs levains, tant liquides que solides; car tout est sujet à la corruption, & les vers la suivent de près, s'ils ne la précedent. La pe-

tite Verole & la Rougeole qui ſont reconnuës pour Maladies contagieuſes ont peut-être leur cauſe, auſſi-bien que pluſieurs Maladies épidemiques dans quelque eſpéce particuliere de petits vers ou inſectes imperceptibles qui s'inſinuent dans le corps de ceux qui deviennent Malades, & s'attachent aux habits de ceux qui les transferent. Quant à la Peſte des Beſtiaux qui regnoit il n'y a que peu d'années dans preſque toute l'Europe, on ne fait aucune difficnlté de croire qu'elle précedoit de quelque genre de petits vers repandus dans le foin, ou ſur les herbes dont ils ſe nourriſſoient en Campagne : les ulcéres que la plûpart de ces Animaux malades avoient à la langue & à la bouche confirment ce ſentiment ; & c'eſt ſans doute à cauſe de la differente nature & de la diverſité d'eſpéce de ces inſectes, que la Peſte qui afflige le Genre Humain n'affecte point les Beſtiaux, & que celle des Beſtiaux ne ſe communique pas aux Hommes.

Toutes les hypothéſes qui établiſſent la cauſe de la Peſte dans des choſes inanimées ſont ſujettes aux mêmes difficultés que les levains : les influences malignes des Aſtres ou Planettes, des Conſtellations, des Comettes ; les vapeurs arſenicales & les exhalaiſons venimeuſes de la terre, les miaſmes, les corpuſcules & les atomes tran-

chants & corrosifs, acres ou acides, en un mot toutes les causes assignées par les Auteurs ne sçauroient se régénérer & se reproduire pour agir de nouveau quand elles ont une fois cessé, & quoiqu'on puisse repliquer, que pour se rénouveller il suffit que toute la matiere n'ait pas été consumée, & qu'il en reste une éteincelle : mais cette étincelle, cette petite portion portée dans des Pays lointains ne sçauroit produire naturellement autant d'embrasemens, de mortalités & des funestes effets, que toutes les influences des Astres, où toutes les vapeurs & les exhalaisons de la terre, où tous les miasmes répandus tout à la fois ou les uns ou les autres dans l'étenduë des Airs de toute une Ville, d'une Campagne, ou d'une Province. Mais on insistera en disant qu'aucune de ces causes ne se répand tout-à-coup; mais peu à peu, & de même qu'elle s'est multipliée châque jour en premier lieu, & quand elle a commencé à paroître, ainsi le fait-elle en se renouvellant. Je reponds que comme la Peste n'auroit pas fait un grand progrez en commençant si la cause en avoit été si petite & si légere; de même en se renouvellant, elle ne seroit jamais en état d'infecter une seule portion d'Air qui fût capable de communiquer la Peste à une seule Personne.

L'experience n'a que trop prouvé le contraire, & que la ſucceſſion, le progrez, & l'affreuſe multiplication de ces terribles effets ne ſont pas ſuppoſés, mais conſiſtent dans des faits conſtans & certains, dont on ne ſçauroit douter, quand on auroit quelque ſoupçon à l'égard des Relations des Peſtes que nous ont laiſſé nos dévanciers ; il n'en eſt pas de même de la cauſe qui a produit ces effets ſurprenans. Toute prévention à part, tant qu'on voudra établir cette cauſe dans des ſujets inanimés, on n'expliquera jamais avec ſatisfaction aucun des ſymptomes : au lieu qu'en ſupoſant des vermiſſeaux, des petits vers, des inſectes, des petits corps animés, l'on comprend ſans tant de peine & de difficulté la multiplication de la cauſe de la Peſte, & de plus ſa reſurrection, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme, & ſon renouvellement après pluſieurs années d'extinction ou de ceſſation ; comment elle ſe produit par des petits commencemens qui vont toûjours en augmentant, & qu'elle recommence & ſe renouvelle de même. On concévra par exemple qu'un Vaiſſeau venu des Pays Etrangers à Marſeille y a áporté la Peſte ; parce que ces petits animaux imperceptibles ſe ſont inſinués dans les Marchandiſes ; & d'autant qu'ils ſe multiplient & ſe régénérent, quand

le Vaiſſeau auroit demeuré en route au delà du tems que peuvent vivre ces petits vers, les œufs qui ſeroient reſtés après eux auroient fait une géneration nouvelle incomparablement plus nombreuſe que la précedente, qui a été capable d'infecter encore plus les Marchandiſes contenuës dans le Vaiſſeau, & celles-cy les Perſonnes qui les ont reçûës, cette progreſſion qui eſt à portée de l'eſprit fait voir comme ce mal s'eſt gliſſé dans cette Ville, où il a fait tant de progrez & en fait encore & dans toute la Province; parce que ces inſectes comme les autres de ce genre ſe multiplient bien vîte. Ce nombre multiplié toûjours par de nouvelles générations rend ce fait ſenſible & fera concevoir que quelque deſtruction qu'il puiſſe arriver à cette maudite engeance, quelque petit que ſoit le nombre des vivants ou de leurs œufs, il en reſtera toûjours aſsès pour infecter les Villes voiſines & éloignées, ſi par malheur quelqu'une de leurs eſpéces ou de leurs œufs & ſemence y ſont portées; & l'on comprendra ce qui eſt encore bien plus ſurprenant, comment un peu de ce venin caché dans peu de laine, de linge ou autre choſe ſe maniſeſte après pluſieurs années, & porte la mortalité en des Villes & des Provinces entiéres. Les Animaux ont des mains &

des piés & les insectes encore plus que les autres par le moyen desquels ils peuvent se tenir long-tems & demeurer opiniâtrément attachés aux Etoffes, aux Habits, aux Hardes, aux Meubles & autres choses de cette nature ; au lieu que tout ce qui est inanimé, léger, fin, délié & subtil ne sçauroit resister au plus foible mouvement de l'Air. Ces Animaux cherchent les domiciles les plus convenables à leur conservation : ils s'insinuent par les plus petites ouvertures dans les Maisons, quand il fait froid ; & c'est aparemment par cette raison que la Peste est plus violente là où elle est en Hiver, qu'en Eté, & qu'elle ne se communique pas aussi si ordinairement dans les Pays circonvoisins.

Mais enfin en quoyque puisse consister la Peste, qu'elle qu'en puisse être la cause, il est certain & tous les Auteurs en conviennent, l'experience & ses effets le confirment, que c'est un venin qui vient de dehors, qui ne s'engendre & ne se forme pas dans les corps des Malades, & c'est à quoi, laissant à part toutes les hypothédes & les divers sentimens, il faut raporter & faire aboutir toutes ses récherches, ses raisonnemens & ses soins. Que ce soit une vapeur Arsenicale ou des exhalations venimeuses de la terre, une influence maligne des Astres, des Atomes, des

Levains, ou des Insectes, c'est toûjours une espéce de venin qui s'insinuë dans nos corps. Cette cause suposée il paroît & l'on ne sçauroit en disconvenir, que ce ne sera pas la Saignée, ny les Purgatifs, ny les Emetiques qui pourront detruire ce venin & cette consequence est conforme au sentiment & à la pratique des plus fameux Medécins; j'entens parler de ceux qui ont vû & servi les Pestiferés, qui ont experimentez pendant plusieurs années les uns & les autres de ces Remédes, & les ont vû pratiquer presque toûjours non seulement sans succez; mais encore avec perte & la mort des Malades. Ce venin n'établit pas son principal domicile dans l'estomac & les premiéres voyes, & il ne faut pas par consequent l'y aller chercher avec des Emetiques & des Purgatifs. Il passe dans les vénes avec l'air qu'on respire, & va s'attacher à la liqueur prétieuse de nôtre vie, où il porte la gangréne & la mort, ses effets, les accidens qu'il produit & les symptomes qui surviennent le prouvent suffisamment. Il ne sortira pas des vénes par l'ouverture qu'on y fera : le sang au contraire que ce venin attaque immédiatement, par quelques voyes qu'il puisse s'y insinuer, sera moins en état de se deffendre contre cet ennemi ; & à mésure qu'on diminuera de sa quantité, on lui soustraira

ra de ſes forces. Tous ces Remédes ne conviennent que dans les Maladies où il y a un apareil de pourriture dans les entrailles ou dans le ſang. Il peut à la verité s'y en trouver dans quelqu'uns de ces ſortes de malades conjointement avec le venin de la Peſte, & c'eſt en ce cas-là qu'on peut employer ces Remédes généraux & principalement les Vomitifs & les Purgatifs; mais toûjours avec beaucoup de prudence, de reſerve & de circonſpection, & aller toûjours au plus preſſant; ce venin ne donne point de relâche comme la pourriture, il ne pardonne pas, il ôte la vie en peu de tems,& c'eſt par conſequent contre lui qu'il faut diriger ſes vûës & les principaux Remédes.

Puiſque la Saignée, les Purgatifs & les Vomitifs ne peuvent rien contre ce venin de quelque nature qu'il puiſſe être, & qu'aucun Medécin ne ſauroit ſe vanter d'avoir employé avec ſuccez aucun de ces trois Remédes pour éteindre ny venin, ny poiſon. Ce ſera donc à des Spécifiques, à des Antidotes & Alexitéres & un mor à des contre-poiſons & domte-venins qu'il faudra s'apliquer, c'eſt-à-dire à des Alterans qui ſoient formellement contraires en proprieté & en vertu à ce venin & qui ſoient propres peur exterminer & aneantir cet ennemi mortel, ou l'expulſer & le

chasser hors des vénes par les voyes qu'il a tenuës pour s'y insinuer, ou du moins celles qu'on sait par experience ce venin affecter plus ordinairement pour en sortir, c'est-à-dire par les voyes de l'habitude du corps, de l'insensible transpiration & des sueurs. Les Diaphoretiques, les légers Sudorifiques, les Cordiaux temperez sont les Medicamens selon le raport des Medécins qui ont assisté & servi les Malades, dont ils ont eu plus de succez sur tout quand ils ont été mêlés avec les Acides, qui sont comme il a été remarqué contre bien de sortes de Poisons les plus asseurés Remedes. Le vinaigre & les préparations qu'on en fait avec les Plantes améres & aromatiques est un Remede aprouvé & fort recommandé par tous les Praticiens, pour préserver de la Contagion & en guerir, soit qu'on s'en serve exterieurement & en parfum, soit qu'on en prenne interieurement de tems en tems & en petite quantité châque fois, une cuillerée par exemple de deux ou de trois en trois jours.

Le Soufre & ses fleurs sont comme le Vinaigre des bons Préservatifs employez en Parfum dans les Maisons pour les Linges & les Habits, on peut aussi s'en servir interieurement, sur tout dans les Opressions & les Inflammations de Poitrine. C'est un excellent Reméde,

Le Parfum dont on s'eſt ſervi tant pour les Perſonnes, que les Marchandiſes qui ont été à la Quarantaine ſera toûjours employé avec ſuccez, ſoit qu'on le faſſe brûler tout ſeul, ou dans Caſſolettes avec le Vinaigre, il ne faut pas croire avec le menu Peuple qu'un Parfum composé avec des Plantes Cephaliques, Cordiales Aromatiques puiſſe être nuiſible, on pourroit en uſer en forme de Tabac.

Quant aux Antidotes à parler naturellement je ne crois pas que ce ſoit ſur ces grandes & faſtueuſes compoſitions qu'il faille b aucoup compter, & je ne vois pas que les Auteurs qui en ont donné chacun en particulier des deſcriptions differentes, en ait fait grand uſage en pratiquant & ſervant les Malades : les Remédes compoſez de tant de Drogues differentes ſont toûjours ſuſpects & les plus ſimples ſont vrai-ſemblablement les plus aſſurez : Cependant il y en a que l'uſage a établis, & qui quoique compoſés de differens materiaux, dont les uns ſemblent contrarier les autres procurent de bons effets:tels que ſont la Theriaque, le Mithridat: l'Opiat de Salomon, l'Orvietan, conviennent & on ne conſeille pas aux Apoticaires de ſe mettre en frais pour faire aucune de ces grandes préparations Alexitéres & Antidotes dont ils trouveront diverſes diſpen-

ſations dans les Auteurs. Il ſuffit qu'ils ayent outre les Electuaires, dont on vient de parler, le Diaſcordion principalement, les extraits de Scordion, de Ruë de jardin, d'Angelique, de Gentiane, d'Abſinte, de petite Centaurée, de Germandrée, de Fumeterre, de Genévre, le Rob & la Gelée de Coings, d'Epine-vinette, de Groſeille; les Confections d'Alkermés, de Iacinte, les Conſerves améres, celle de Roſes, d'Aunée, de Soucy, de Cynorrhodon, de Coquelicot, de fleurs de Mauve, de Tuſſilage, les Conſerves d'écorce de Citron, d'Orange & d'Angelique.

Les eſprits Acides tirés des Végétaux & des Mineraux ſont les Remédes dont on fait un plus frequent uſage: celui de Souffre, de Sel, de Vitriol, de Nitre ſimple ou dulcifié, ſont tous convenables, & il faut joindre à ces Eſprits les ſucs des fruits acides, comme celui de Citron, de Limon, de Groſeilles, de Grénades, de Coings, & autres ſemblables & les Syrops que l'on en compoſe, celui de Pavot blanc eſt d'un grand uſage. Tous les Sels fixes ont à peu près les mêmes vertus & on les peut employer indifferemment; cependant ceux qui ſont préparés avec le Souffre, comme le Sel Polycreſte, le Sel Prunelle, ou chargés de quelque Eſprit Acide, comme le Tartre Vitriolé, l'Eſprit de Sel Coagulé meri-

tent d'être preferés dans la Peste pour plusieurs intentions.

Il est à propos de tenir quelques Poudres Cordiales préparées, des antivermineux,& généralement tout ce qu'on apelle absorbans ou astringens, que l'on met pour l'ordiniare en trochisques.

Quant aux Drogues simples, toutes les Plantes améres, aromatiques sont apropriées, & sur tout les racines de Serpentaire, de Zedoaria, de Contreyerva, d'Angelique, d'Imperatoire, d'Anthora, de Gentiane, de Petasite, d'Aunée, d'Asclepias ou Domte-venin, & parmi les Plantes, Tiges, Feüilles, fleurs & Semences, le Scordion, la Ruë de jardin, l'Absinte, la petite Centaurée, le Chardon benit, la Scabieuse, l'Ozeille & toutes les plantes aigres ausquelles on peut joindre les Semences d'Absinte Santonique ou Semen-contra, la Coralline, les Semences de Citron, d'Orange & des autres améres & apropriées cōtre les Vers, l'Aloës, le Cāfre, la Myrrhe &c.

Enfin ce seroit perdre le tems que de vouloir entrer dans un plus grand détail, tant par raport aux Remédes simples, que composez, alternans, que purgatifs. Il suffira d'observer que de tous ces Remédes, les Acides, les Amers & les Absorbans sont ceux dont les Praticiens ont fait un plus frequent usage, & qu'ils ont mê-

lé les Acides avec les Absorbans, ce qui est digne de remarque, sans se mettre en peine si les Acides & les Alcalis se détruisent mutuellement; les Anciens parce qu'ils n'ont pas eu connoissance de cette nouvelle Hypothése; les Modernes parce qu'ils l'ont peut-être méprisée & qu'ils s'en sont raporté à la réüssite. Tous les Medecins connoissent la vertu de ces Remédes contre les Vers, ils en ont éprouvé leurs effets, sur tout des Absorbans & de toutes les compositions où ils entrent: pour les Vomissemens, les Flux de Ventre, les Dissenteries, les hémorragies, les Pertes & pissement de sang mêlez avec les Remédes aproprìez à chacun de ces cas: pour vomissement ordinaire avec le theriaque, le Diascordion, l'Opiat de Salomon, le Sel d'Absinte éteint avec le suc de Citron ou quelque autre Acide, ou simplement avec le Sel d'Absinte, le suc de Citron, l'Eau de Mente de jardin, & le Syrop de la même Plante: pour le Hoquet opiniâtre, ces mêmes Absorbans avec le Camfre, le Macis, la Canelle & le Castoreum; pour tous les Devoyemens simples joints avec le Diascordium, la Theriaque & les Aromates dont on vient de parler, de même que pour la Dissenterie en y ajoûtant à raison des épreintes & des douleurs quelque narcotique; pour les pertes, les hé-

morragies, les vomiſſemens & piſſement de ſang avec les deux eſpéces d'Alun, le ſang de Dragon en larmes, la pierre Hématiſte & le ſuc d'Ortie grieſche, qui eſt ſpécifique pour toutes les hémorragies, pour leſquels cas la Confection de Iacinte, d'Alkermés, les Conſerves de Roſes extraite avec l'Eſprit de Vitriol, le Rob & la Gélée de Coings, d'Epine-vinette, de Groſeilles, les Racines de Tormentille, de Biſtorte; les écorces de Citron, d'Orange, les écorces, fleurs & fruits de Grénade & les Syrops que l'on en fait, ont auſſi leur merite dans les uns & les autres de ces accidens, pour leſquels on employe encore avec plus de ſuccez les Narcotiques, de même que pour les violentes agitations, les inquietudes, les inſomnies, le délire, la phrénefie, les convulſions & les mouvemens convulſifs; & ſi c'eſt un grand & ſouverain Rémede que le Laudanum, il demande auſſi beaucoup de prudence & de ſageſſe dans l'employ que l'on en fait & de circonſpections encore plus dans cette Maladie, que dans toutes les autres. Il eſt auſſi d'un ſécours néceſſaire pour les Coliques & toutes les douleurs aigues: L'Huile d'Amandes douces eſt pareillement très-propre pour calmer les douleurs de Coliques & les épreintes de la Dyſſenterie; elle convient d'ailleurs com-

me les autres Huiles pour lier & amortir les pointes des venins & des poisons ; & encore pour éteindre & suffoquer les Vers & les Insectes seule ou mêlée avec le jus de Citron.

Les Auteurs ne se servent guere du Mercure, & ont reconnu que l'aplication faite sur les Bubons de l'Emplâtre de Vigo & l'Onguent Néapolitain étoit pernicieuse ; mais ils n'en ont pas fait d'autres essais. Je ne sçaurois me persuader que celui qu'on en fait exterieurement contre la Vermine puisse porter préjudice aux Malades, ny que les préparations qu'on donne interieurement contre les vers, puissent être nuisibles, sur tout si le Mercure n'est suspect, comme ces Auteurs le pensent, que par sa froideur : quoiqu'il en soit, parce qu'il ne paroît pas qu'aucun d'eux, que je sache, se soit servi de l'Æthiops Mineral, j'oserois penser que cette préparation ne seroit pas à mépriser non seulement à raison du venin vermineux ; mais encore d'autant que l'experience nous aprend que c'est un grand Remède pour éteindre les puissances salines, pour redonner au sang de la fluidité ; qu'il est spécifique, si l'on ose le dire, pour les Pleurésies, les Maladies des poûmons & toutes les inflammations, & qu'il pourroit par consequent convénir pour les

opressions & les étouffemens qui sont des accidens asses fréquens aux Pestiferez, étant mêlé avec les fleurs de Souffre, le Diaphoretique ordinaire ou le Minéral & une des Conserves de Roses, de Coquelicot, de Tussilage, ou autre pectorale. Quoique les Absorbans soient tous bons pour décomposer le sang & lui donner de la fluidité ; les cendres neanmoins des Minéraux & des Animaux & leurs préparations de cette nature sont préferables aux Absorbans terrestres, sur tout dans les grands épaississemens : Le kermés Minéral, dont on a rendu publique la dispensation, paroît aussi être fort aproprié sur tout dans ce cas.

Quand il y a de grands accablemens & que les forces sont abatuës on doit employer les Eaux Cordiales, l'Eau Theriacale, Imperiale, l Eau étherée de Cannelle & autres semblables spiritueuses & alexitéres ; les Poudres Cordiales, celle de Vipére, les Besoards Animal & Oriental & les Poudres spécifiques des Animaux sans aucun scrupule, parce qu'il y a peu de volatil dans toutes ces préparations. L'Elixir de proprieté de Paracelse, sur tout celui qui est preparé avec l'Esprit de Souffre, les Beaumes de Judée, du Perou, celui du Commandeur de Peme, de Fioraventi; la Teinture solaire ou le Lilium ont quel-

que chose de plus vif & de plus spiritueux; mais on ne sçauroit s'en passer dans les grandes foiblesses, sur tout quand le pous est concentré & qu'il n'y a point ou peu de fiévre. Il n'est pas permis neanmoins de passer jusqu'aux esprits & aux sels volatils, aux Gouttes d'Angleterre, aux Huiles Spiritueuses & étherées, à ces quinte-essences & fameuses préparations, dont les Charlatans font secret, & qui selon les Observations des plus fidéles & desinteressez Praticiens, n'ont jamais réüssi & produit de bons effets dans les épuisemens mêmes & tous les états où elles paroissent le mieux convenir; elles ont toûjours au contraire avaneé la mort des Malades. C'est pourquoi il faut proscrire tous ces Remédes & leurs Marchands, puisqu'ils sont plûtôt propres pour nuire aux Malades, que pour leur aporter quelque soulagement, & qu'ils disposent à recevoir le venin de la Peste, au lieu d'en garentir en ouvrant les voyes & les routes par lesquelles il peut se glisser.

L'experience doit faire cesser tout raisonnement; les Remédes Spiritueux ne conviennent point aux Pestiferés, quelque indication qui se presente pour en faire usage, & les Auteurs remarquent méme que les sueurs qui ont été provoquées par force & par de compositions volatiles n'ont

procuré aucun ſoulagement aux Malades, & n'ont été ſuivies d'aucune diminution dans les ſymptomes, & qu'il n'y en a eu d'heureuſes & de ſalutaires, que celles qui ſont venuës par les ſeuls efforts de la nature, par une abondante boiſſon, par des Diaphoretiques, légers cordiaux & ſudorifiques. Ce qui prouve qu'il ne faut pas tout d'un coup donner beaucoup de mouvement au ſang, ſans doute parce qu'il a perdu de ſa fluidité, comme on l'a inferé par les accidens. Cette remarque eſt conforme à la bonne pratique; il eſt dangereux en effet de communiquer une prompte impuſion & de pouſſer avec violence un fluide qui a trop de conſiſtence, & dont les parties intégrantes ont dans leur maſſe plus de diamétre que le vuide du vaiſſeau dans lequel elles ſont pouſſées & doivent faire leur chemin. Ce cas ſe preſente ſouvent dans l'exercice de la Medecine, il eſt d'une grande conſequence quoiqu'on n'y faſſe pas toûjours attention. C'eſt une maxime fondée ſur la raiſon, ſur les régles du mouvement & l'experience qu'il faut rendre au ſang ſa fluidité, quand il l'a perduë, avant que de lui donner un nouveau & plus fort mouvement, ſi l'on veut éviter les engorgemens, les inflammations, la rupture des vaiſſeaux & l'extravaſation.

Il faut beaucoup de boiſſon & abondamment de delayants pour éteindre la ſoif violente, dont les Malades ſont fatigués & les ardeurs inſuportables qu'ils ſentent dans les entrailles, ſans doute parce que le ſang auſſi-bien que la limphe ont perdu leur fluidité comme on peut en juger par la blancheur & le limon arrêté ſur la langue & les autres ſymptomes cy devant obſervés, & que par conſequent l'un & l'autre ne ſe meuvent qu'avec beaucoup de lenteur vers la ſurface du corps, & les vaiſſeaux capillaires, d'où dependent les friſſons & le froid exterieur qu'on remarque dans la plûpart de ces Malades, en même-tems qu'ils ſentent dans les entrailles un feu qui les conſume, à raiſon du ſang qui bouillonne dans les grands vaiſſeaux où il eſt contraint de ſe reduire & de s'arrêter. Cette abondante boiſſon contribuë d'ailleurs à lui conſerver & redonner plus de fluidité, à lui faciliter ſon chemin vers l'habitude du corps, à exciter enſuite une forte tranſpiration, ou des ſueurs qui ſont ſi ſalutaires quand elles viennent par de ſécours ſi naturels & procurer enfin l'éruption des Exanthémes, des Charbons & des Bubons. Pour rendre ces boiſſons plus pénétrantes, plus efficaces & les faire inſinuër dans le tiſſu du ſang, les Auteurs recommandent avec raiſon,

raiſon, de les éguillonuer avec les Sels Prunele & Polycreſte, ou quelque eſprit acide, ou le jus de Citron & de quelques fruits acide ou leurs Syrops.

Le grand & ſalutaire uſage des Acides que les Auteurs ont employez dans preſque tous leurs Remédes & leurs compoſitions, détermineroit volontiers à penſer que le ſpécifique contre la Peſte conſiſte en quelque eſpéce d'Acide; on connoît la vertu de ces ſortes de Remédes contre les vers & toute eſpéce de vermine ; mais ſur cela il ſe preſente à l'eſprit une difficulté digne d'être examinée : Que non ſeulement les Acides ne peuvent être ſpécifiques contre cette Maladie, mais qu'on n'en devroit pas même faire uſage, s'il eſt vrai comme on le préſume, qu'il y ait coagulation dans le ſang. On pourroit répondre à cette Objection en deux mots : qu'il ne s'agit pas dans ce cas, non plus que dans les autres Maladies du produit & des effets, mais de la cauſe du venin même, & que quand on s'attache aux ſymptomes & aux accidens d'une Maladie, on travaille toûjours inutilement, ſi la cauſe, dont ils dépendent, ſubſiſte, il faut remonter au principe & prendre le mal dans ſa ſource ; car la cauſe vaincuë, les effets ceſſent bientôt.

La Coagulation & la Diſſolution ne

renferment pas toutes les altérations & les changemens, dont le ſang eſt ſuſceptible, de même que les autres fluides de cette nature : il eſt ſujet à autant d'altérations, qu'il y a de differentes ſubſtances qui agiſſent ſur lui & qui peuvent changer l'arrangement & la combinaiſon des principes qui entrent dans ſa compoſition. Ces deux termes de Coagulation & de Diſſolution, ſont ſi fort équivoques, qu'on peut les apliquer également l'un & l'autre à l'action des Corroſifs ſur la maſſe du ſang; car s'il y a quelque puiſſance qui puiſſe briſer le tiſſu du ſang, rompre la liaiſon qui eſt entre ſes principes, déranger l'ordre & les raports eſſentiels, qu'ils ont les uns avec les autres, diſſoudre les molécules, ou tout au moins leur faire perdre leur figure ronde qui les rend ſi propres au mouvement, c'eſt ſans doute l'Arſenic par ſes particules rongeantes & corroſives; ce Minéral pourtant comme les Acides coagule le ſang. J'ay aſſiſté à l'ouverture d'un corps empoiſonné par l'Arſenic, dont le ſang étoit généralement coagulé dans les vénes, dans le cœur & dans les poûmons, & l'eau du pericarde même étoit toute caillée en conſiſtence de fromage. La diſſolution du Sel Armoniac, dont j'ay fait ſouvent experience jettée dans les vénes coagule le ſang, comme les Eaux Fortes & la

mort de l'Animal, ſuit à quelque petite difference de tems près, comme enſuite des injections des Eaux Fortes & des eſprits Acides. L'eau fraiche toute ſimple injectée coagule le ſang & l'Animal meurt à la fin bien-tôt, & ſans s'arrêter à toutes les expériences faites ſur le ſang, qui prouvent que certains Sels acres, auſſi-bien que les Acides le coagulent, il n'y a qu'à examiner ce qui ſe paſſe en lui-même : il eſt peu de liquide qui perde ſa fluidité ſi facilement, il ſe coagule par lui-même & ſans le ſécours d'aucun mêlange quand il eſt ſorti des vaiſſeaux, quand ſon mouvement eſt intercepté, quand la force mouvante ne le pouſſe que foiblement, & quand mis en mouvement le commerce de l'air lui manque.

Quoique pour exprimer tous ces divers changemens qui paroiſſent aux ſens les mêmes ou peu differens, on employe le terme générique de Coagulation, on avoüera pourtant qu'il doit y avoir des differences eſſentielles entre les uns & les autres ; puiſque les cauſes ſont ſi differentes en elles-mêmes & quelques-fois opoſées & contraires, & ſi l'effet que produit ſur le ſang le venin de la Peſte ; aproche de celui que l'Arſenic y fait, on ne dévra plus croire, ſi je ne me trompe que les Acides doivent être proſcrits & qu'ils ne peuvent pas être em-

ployés pour Reméde contre la Peste. Il y a long-tems qu'on sait que le vinaigre pris par la bouche & donné en lavement est un Reméde asseuré pour dissoudre le sang coagulé & extravasé dans l'estomac & les entrailles, & l'on n'ignore pas que les Acides ne soient les Remédes les plus efficaces contre les Poisons corrosifs, de même que les graisses & les huiles.

Il y a beaucoup de faux préjugés dans la Medecine, que les Ecoles, la fureur d'écrire & faire d'hipothéses, a introduits. On croit par exemple que le Mercure est dangereux à raison de quelques parties Arsénicales qui peuvent y être mêlées, on en fait pourtant un excellent Reméde avec l'Arsenic & le jus de Citron, qu'on donne interieurement sans risque. Tous les Auteurs soûtiennent que l'Aloës ouvre les vénes & en fait sortir le sang, c'est pourtant le Purgatif le plus asseuré pour le flux de sang, & il entre comme prémier & principal Reméde dans les Pilules que j'ay composées pour cette Maladie, & les autres devoyemens. On ne doute pas que l'Antimoine Diaphoretique ne soit vomitif, si par de frequentes lotions on ne lui ôte le Nitre, dont on s'est servi pour le composer ; cependant je l'ay fait prendre interieurement mille fois à toutes sortes de personnes, d'âge, de sexe, sans qu'il ait

jamais provoqué la moindre Nausée, & je crois qu'il seroit plus utile pour cette Maladie & plusieurs autres sans être lavé, & corrigé comme on le prétend.

Il ne s'agit plus que de faire quelques reflexions sur la Saignée, les Purgatifs & les Emetiques. Il n'y a dans la Peste aucun accident où ces Remédes généraux ne paroissent nécessaires, & où ils ne deussent ce semble convenir & comme dans les autres Maladies produire de bons & prompts effets: la Saignée dans les inflammations, les opression, le crachement, le vomissement & pissement de sang, les pertes & toutes les hémorrhagies; les Vomitifs, les Pilules Saponaires & les Purgatifs dans la dissenterie & tous les autres devoyemens; cependant comme suivant des Observations des plus fameux Auteurs & des plus experimentés Praticiens, ils ne conviennent pas, qu'ils les condamnent, & qu'ainsi qu'il a été remarqué ny les uns ny les autres ne semblent avoir aucune proprieté contre les Venins & les Poisons, le meilleur parti que l'on puisse prendre, c'est de s'en raporter à leur bonne foy & de ne hazarder pas d'en faire de nouvelles exprienceś au préjudice des Malades & au peril de leur vie, sous prétexte que quelques Charlatans ou semblables imposteurs peu experimentés & sans aucun aveu disent les avoir

employés avec ſuccez. Il y a beaucoup de cas où l'on peut ſe paſſer de ces trois Remédes, & pluſieurs Maladies ſe gueriſſent par l'uſage des Alterans. Cette pratique n'eſt ny nouvelle ny empirique. Il y a longtems par exemple que dans les Pleuréſies & les Inflammations des Poûmons, je fais peu ſaigner les Malades; quoique de toutes les Inflammations, il n'y en ait point certainement où la ſaignée paroiſſe plus neceſſaire, & l'experience m'a apris que dans ces Maladies comme en bien d'autres, où la cauſe eſt dans l'eſtomac & les premieres voyes, un Vomitif vaut mieux que toutes les Saignées réiterées, c'eſt par ce Reméde que je commence le plus ſouvent quelques preſſans que ſoient les ſimptomes, qui diparoiſſent pour l'ordinaire après ſon effet : en ſorte qu'il n'eſt plus beſoin de la Saignée pour les calmer & c'eſt toûjours avec plus de ſuccez & ſans riſque que l'on employe ce ſecours après avoir vuidé les premieres voyes & ſouſtrait les pourritures qui ſont en état de paſſer dans les vénes, & d'aller occuper la place du ſang que l'on a tiré. Après plus de 30. ans d'experience & de ſuccez en Pays chauds,comme en Pays froids, on ne craint pas d'être reſponſable des évenemens de cette pratique, qui toute éffrayante qu'elle paroiſſe, eſt pourtant ſuivie dans cette Ville & ailleurs avec

bien plus de ſuccez qu'avec les Saignées ; parce que c'eſt c tte pourriture qui ſait perdre au ſang ſa fluidité & non pas le chaud & le froid, que l'on ne doit conſiderer que comme des cauſes occaſionnelles trop légéres pour produire une ſi grande & perilleuſe Maladie.

De qu'elle utilité peut être la Saignée dans la Diſſenterie, dans les Flux de ventre, dans les Pertes & les autres hémorragies ? C'eſt employer un mauvais moyen pour empêcher qu'un Malade ne perde ſon ſang, que d'en ôter d'avantage, par une autre voye. Dans les Pertes, les Hémorragies & le Vomiſſement même de ſang, l'Hypacacuanha, ou un autre Vomitif, fait mieux que les Saignées réïterées. J'ai pour cela des experiences accompagnées des plus prompts & des plus heureux ſuccez. Tout bien examiné de qu lque utilité que puiſſe être la Saignée dans certains cas, elle ne doit pas cependant être regardée comme un Remède; parce qu'elle ne détruit ny cha'ſe hors du corps des Malades la cauſe de leur Maladie. Ainſi on peut bien ſe paſſer de cet ſecours dans la Peſte, puiſque l'experience en condamne l'uſage & pour les opreſſions ou elle ſemble mieux convenir, quand le pous eſt foible, concentré, irrégulier & intermittent, non ſeulement dans la Peſte; mais encore quand le ſang eſt coagulé

par quelque Poiſon & dans tous les autres cas où il a perdu ſa fluidité à raiſon du mêlange de quelque pourriture, la Saignée eſt toûjours ſuſpecte & dangereuſe.

Si l'on eſt obligé d'exclurre la Saignée pour le traitement des Peſtiferés, l'on pourroit ſe flatter de trouver une autre reſource dans les Purgatifs & les Vomitifs ; mais quoiqu'ils ne ſoient pas ſi univerſellement condamnés, que la Saignée ; cependant ils paroiſſent dangereux, & on ne les voit que rarement réüſſir ; parce qu'ils ne peuvent rien operer ſur les Venins & les Poiſons, & que ces Remédes cauſent beaucoup d'agitation dans le ſang & jettent dans de grands épuiſemens, ſur tout quand ils ſont ſuivis d'une abondante évacuation : & ſi quelques Medécins ont quelquefois oſé s'en ſervir, c'eſt lorſqu'ils ont connu qu'outre le Venin il y avoit dans les prémieres voyes un apareil de pourriture, ce qui eſt aſſez ordinaire au même Peuple & aux pauvres gens ; mais c'eſt toûjours avec beaucoup de retenuë & de circonſpection qu'ils ont pratiqué ces Remédes & les ont donné légers & en petite doſe.

L'experience de nos jours nous a cependant convaincu que pour toutes les eſpéces de dévoyemens, pour la Dyſſenterie principalement l'Hypecacuanha à tous les

autres Vomitifs indifferemment étoient des Remédes efficaces pour abreger le cours de ces Maladies & tirer souvent les Malades de l'agonie ; les Pilules Purgatives & Saponaires que feu Mr. Garnier, à qui le premier je les avois communiquées, a inseré dans les Formules de l'Hôtel-Dieu de Lyon en forme de Bols foiblement dosez, ne cedent en rien à l'Hypecacuanha, & la plante qu'on apelle Gratiola, espéce de Digitale de marais employée en même dose & de la même maniere vaut bien cette racine étrangere & son operation n'est si incertaine, ny accompagnée de tant d'efforts; cependant après les Observations faites sur l'effet de ces Remédes donnés pour les Flux de ventre des Pestiferez, on n'oseroit sans crainte, & sans repugnance les préscrire sur tout dans le commencement de la Maladie auquel tems ils sont pour l'ordinaire pernicieux, & s'il y en a un, où l'on puisse avec hardiesse se servir des Purgatifs, ce n'est que sur la fin & après la crise, comme faisoient nos devanciers, encore faut-il les donner en petite dose. Cette pratique ne sçauroit jamais faire grand honneur au Medecin, car ces Remédes ne sont pas fort necessaires, & n'ont aucune part à la victoire, puisqu'ils ne sont donnez qu'après que la Maladie est jugée, & que le duël est decidé en faveur

de la nature, & si dans les Maladies ordinaires cette conduite étoit encore suivie, les Medécins n'auroient pas l'avantage de sauver beaucoup de leurs Malades, & ils seroient bien à plaindre, sur tout quand il s'agit des Maladies aiguës & violentes, de se voir dépoüillez des armes les plus puissantes pour combattre, & de ne pouvoir se servir ny de la Saignée, ny des Vomitifs, ny des Purgatifs; car on a beau vanter dans tous les cas, où il y a un appareil de pourriture les Spécifiques, les Elixits, ces compositions mistérieuses, les Panacées, ces Remédes universels. Tous ces gens à secret, & ces Charlatans ne gueriront jamais avec leurs seuls Remédes & sans le sécours des généraux aucune de ces Maladies. C'est bien icy, à la verité, le cas d'un Spécifique; mais les Chymistes, ny les Empyriques, ny les Medecins Anciens & Modernes ne l'ont encore pû découvrir : ce qui se prouve par le peu de succez qu'ont eu les uns & les autres dans le traitement des Pestiferez, & par la diversité des Remédes & des Compositions, dont leurs Livres sont remplis.

Que si dans la Peste on ne peut employer les Vomitifs & Purgatifs pour les Devoyemens, la Dissenterie, ny pour les Pertes, les Hémorragies & bien d'autres accidens où il font tant d'honneur au Me-

decin, quand ils sont placez à propos dans d'autres circonstances & autre genre de Maladie, il faut se resoudre à suivre la route que nous ont tracée les habiles Praticiens, qu'ils asseurent être la meilleure & se servir des Alterans les plus apropriés aux Devoyemens; du Diascordion, de la Theriaque, des Absorbans, du Macis, de la Canelle & du Castoreum, & lorsqu'il y a des douleurs & des épreintes, comme il arrive dans le Flux de sang y ajoûter quelque Narcotique: cette metóde n'est pas singuliere à la Peste, & a souvent réüssi dans les personnes délicates, dans les Vieillards & les Jeunes gens qui ont été gueris sans Hypecacuanha, sans Vomitif & Purgatif, qui peut être dans cette occasion auroient produit des effets contraires. On peut joindre à ces Remédes la Conserve de Rose, la Marmelade de fleurs d'Orange, la Gelée de Coings, la Confection de Iacinte, d'Alkermés & autres Remedes apropriés à châque symptome. Les Acides ausquels on est obligé de recourir quelquefois dans les Devoyemens ordinaires, à raison de quelque accident particulier & du temperament bilieux, paroissent encor icy bien plus necessaires pour le Flux de ventre, pourveu qu'ils soient mitigés & adoucis par les Cordiaux & les Absorbans, principalement ceux qui sont reputés astringens.

Ce qui perſuade que les Alterans ſont les plus ſalutaires, & les plus apropriés Remédes dans la Peſte, c'eſt qu'on en doit regarder tous les ſymptomes, & les écoulemens qui l'accompagnent comme les ſuites de l'action & des impreſſions que ce venin excite non ſeulement dans les fluides, mais encore ſur les ſolides, & que tous les Devoyemens, & les autres évacuations ſont ſymptomatiques, c'eſt-à-dire, des excretions forcées procurées par les irritations, que ce venin produit ſur les membranes & les fibres motrices des viſceres, enſuite deſquelles les ſucs que leurs couloirs contiennent ſont exprimés dans les vuides des capacités, & que ce n'eſt pas par conſequent d'un appareil de glaires, & des reſtes vitieux des digeſtions imparfaites aſſemblés par couches les unes ſur les autres, que ces ſortes de Devoyemens dependent, & c'eſt par cette raiſon ſans doute que les Purgatifs & les Vomitifs ne conviennent pas dans la Peſte, & qu'ils ſont plûtôt nuiſibles, que profitables & avantageux.

Quoique l'on ne ſe fût propoſé que de mettre un ſuccint Avertiſſement à la tête des deux Lettres, qui ont été communiquées. On s'eſt étendu inſenſiblement, & plus qu'on n'avoit réſolu; on n'a cependant rien avancé touchant cet-

te

te Maladie, pour laquelle on n'a aucune experience en ſon particulier, que ſur la bonne foy & les Obſervarions des Auteurs fidéles, qui ont été en exercice auprès des Malades, On s'eſt contenté de faire quelque examen ſur les cauſes, de propoſer ſes foibles conjectures ſans rien décider, & parler ſeulement en général des Remédes par eux pratiquez & les plus approuvez. L'on ne s'eſt point émancipé de préſcrire aucune formule. Châcun peut ſuivant la nature de la Maladie, & les differens ſymptomes, en cas de malheur, ſe faire un plan des Remédes & compoſer des Formules appropriées tant pour les Remédes interieurs, que pour les topiques, le panſement des Charbons, Bubons & Parotides dont on ſera ſuffiſamment inſtruit par les Obſervations inſerées dans ces deux Lettres, par leſquelles il paroît que les plus douces & les plus ſimples applications ſont les meilleures, car tout ce qui peut exciter & augmenter la douleur derégle le mouvement des eſprits, detourne la nature de ſes fonctions, & intercepte les éruptions ſalutaires. Ce ſeroit faire injure aux habiles Medécins, expoſer ſa reputation & la vie des Malades, que de vouloir s'ingerer à débiter des Recette douteuſes pour une Ma-

ladie ſi bizarre & ſi ſujete à tant de changemens. Un bon Praticien n'aura pas de la peine à prendre ſon parti ; & ſaura bien-tôt ſe former une pratique reglée, meilleure que celle, qu'on pourroit lui inſpirer ſur la nature du mal, & la difference des accidens, qui ſuivront l'eſpéce de Peſte, qu'il aura à combatre.

F I N.

[illegible]BSERVATIO[illegible]

[illegible]



OBSERVATIONS SUR LA MALADIE CONTAGIEUSE DE MARSEILLE.

Comme on ne se propose que de donner quelques Observations, fondées sur des faits & des experiences bien exercées; on n'entrera icy dans aucun examen ny dans aucun raisonnement de Sistême sur la nature du mal & sur sa cause, on se contentera de dire qu'il n'y eût jamais de maladie plus maligne, plus contagieuse, & plus meurtriere, & on ose assurer que de toutes celles que les Historiens raportent, que les Auteurs de Medecine décrivent, & que nos Negocians & nos gens de Mer ont vûës dans les differentes Contrées du Levant, aucune n'a été si rapide dans ses progrez ny si funeste dans ses effets, que celle-cy. On dira sur sa cause que ce n'est qu'un venin qui se communique par Contagion.

On laisse à châqu'un la liberté de déterminer la nature de ce venin ; sur les simptomes de la Maladie, & pour la Contagion, on n'ignore pas que la plupart des Medecins n'y croyent pas, j'étois même de ce nombre ; mais une infinité de faits bien averés m'en ont si bien convaincu, que je n'ay plus aucun doute là-dessus. Pour la maniere dont le venin agit dans le sang, on demande d'abord, s'il le dissout, ou s'il le fige & le coagule, parce que nous sommes accoûtumés à tout raporter à nos idées, & que nous ne connoissons que ces deux manieres, dont le sang puisse s'altérer & se corrompre. La bizarerie des simptomes ne nous a pas permis de nous assurer précisément ny de l'un, ny de l'autre; le sang même tiré dans la palete ne nous a rien apris là-dessus, ayant paru dans les uns d'une consistence naturelle, dans les autres peu lié, & plus liquide, & dans quelques-uns écumeux & inflammatoire. Or comme le sang peut souffrir différentes altérations qui nous sont inconnuës, il est probable que ce venin agit dans le sang, de l'une de ces manieres. Ce sera à des Phisiciens plus curieux & plus habiles à le deviner. L'ouverture des cadavres ne nous a rien apris de particulier sur la nature du mal, ny sur la cause ; dans les uns tout a paru dans un

état naturel, & dans les autres on a trouvé que de légéres inflammations dans le bas ventre, qui étoient certainement les dernieres productions de la Maladie.

Cette Maladie se manifesta au commencement du mois de Juillet chez des pauvres gens, & dans une ruë qui n'est habitée que par du bas peuple; le premier malade n'eût qu'un simple charbon, quelques jours après d'autres furent attaqués de fiévre avec des pustules gangreneuses, à l'extremité du nez; insensiblement le mal pullula dans cette ruë; les simptomes de malignité & les marques de Contagion se multiplierent avec les malades, jusqu'à ce que la chose éclata par une plus grande mortalité en un même jour, ce qui fut environ le 20. du même mois, bien-tôt après le mal se communiqua dans les ruës voisines, & à l'entrée du mois d'Août il fut répandu dans tous les quartiers, & avant le 10. du mois presque dans toutes les ruës. Enfin au milieu du mois presque dans toutes les maisons de la Ville. Tout le reste de ce mois & pendant tout le mois de Septembre la maladie a été d'une violence extraordinaire & a fait un carnage affreux. Qu'il me soit permis de passer sous silence ce que nous avons vû dans ces temps malheureux, & de jetter un voile sur des horreurs que l'on sçauroit exprimer.

Dans le mois d'Octobre le mal s'est adoucy, il a été moins mortel & le nombre des malades moins grand, on peut donc fixer le premier période de ce mal, ou ses commencemens au mois de Juillet, le second, ou sa vigueur à ceux d'Août & de Septembre, & le troisiéme ou la déclination à celuy d'Octobre.

La Maladie se déclare par un petit frisson, par des maux de cœur, des nausées, des vomissemens, & le mal tête ; à ce frisson succede une fievre des plus vives avec une chaleur âcre & brûlante, & quelquefois moderée, la violence de la Maladie répond toûjours à celle des simptomes, qui l'annoncent ; ensorte que si le froid est long, le mal de tête & le vomissement violent, ont doit s'attendre à une grande Maladie ; quelque-fois ce mal commence sans aucun frisson & sans aucun simptome par une petite fievre en chaud qui augmente bien-tôt, & ces heureux commencemens sont toûjours d'un bon augure, on voit par là que tous n'ont pas eu le mal de la même violence, quelques-uns n'en ont eû qu'une legere atteinte, & ceux-là *quos æquus amavit Jupiter*, font le plus petit nombre, tous les autres ont éprouvé toute la violence du mal ; les uns par des morts subites ; les autres par des morts promptes en six ou huit heures de la Maladie ; d'autres en

vingt-quatre heures, & le plus grand nombre en deux ou trois jours, & cela dans le premier & second période du mal. Quand la Maladie alloit au-delà de trois jours, elle donnoit un peu plus d'esperance, sur tout quand c'étoit à la faveur de quelque éruption exterieure, ce qui est devenu frequent & ordinaire dans le troisiéme période.

Quelques-uns mouroient sans aucun simptome sensible, & avec un pous presque naturel, & ne se plaignant que de foiblesse & d'abatement, ils avoient pourtant les yeux étincelans & le regard égaré, aussi faut-il se méfier de la fausse tranquilité de ces malades.

Quand la Maladie se terminoit heureusement c'étoit ordinairement au septiéme, au huitiéme, au plus tard au dixiéme que la fievre cessoit, & si elle alloit au-delà c'étoit par la résistance de quelque simptome qui demandoit une curation particuliere, excepté dans le dernier période où la Maladie duroit d'elle-même jusqu'au dixiéme au douziéme & au-delà.

La vigueur de l'âge & du tempérament ne servoit qu'à rendre le mal plus violent, & plus mortel, comme la foiblesse de l'âge, du sexe, & du tempérament, rendoit plus susceptible du mal ; aussi avons-nous vû les enfans & les femmes enceintes pris les premiers dans toutes les familles, & sur

tout les femmes enceintes, (qu'on a eu le chagrin de voir perir presque toutes) le mal n'a épargné aucun âge depuis les enfans de lait, jusqu'aux vieillards; il semble pourtant avoir respecté ceux qui étoient dans un âge décrepit.

On n'a vû la langue noire, qu'à certains malades; mais tous l'avoient blanche, & chargée; l'altération étoit extraordinaire, même avec la fievre la plus légére; les plus malades & les plus dangereux ont les yeux vifs & étincelans, même dans les plus grandes foiblesses, & le regard affreux & troublé, à peu près comme les hydrophobiques, & ces yeux étincelans sont toûjours d'un mauvais présage, c'est sans doute par là que quelques Chirurgiens qui ont hanté le Levant, se ventent de connoître de trente pas loing, si un homme est attaqué de Peste.

Les excrémens de nos malades n'avoient rien de particulier, l'infection n'en étoit pas trop grande, elle l'est beaucoup plus dans les fievres malignes ordinaires, les urines étoient presque toûjours naturelles, on y voyoit quelque-fois au dessus une pellicule huileuse, comme à celles de pthisiques, elles paroissoient quelque-fois rouges & alterées le premier jour, & dans les grandes des ardeurs de fievre. On aura de la peine à croire que ces malades n'exalent point de

mauvaiſe odeur, & n'ont rien de rebutant; veritablement après quelques jours de maladie on ſent une odeur douceatre, (ſur tout quand le malade ſuë,) qui eſt déſagreable ſans être trop forte ny infecte, & cette odeur ſe communique à tout ce qui a ſervi à l'uſage du malade, & à la chambre même, & ne ſe perd qu'après que ces choſes ont paſſés par l'eau boüillante, & ont été long-tems expoſées à l'air.

Les ſimptomes qui accompagnent la maladie ſont les mêmes que ceux des fievres malignes, avec cette difference qu'ils ſont ici plus violens, & qu'ils s'élevent dez la premiere attaque du mal, & d'abord après le premier friſſon, tels ſont l'abatement, inquietude, nauſée, vomiſſement, maux de cœur, défaillance, opreſſion, diarrhées, hémorragies, affections saporeuſes, délire, phrénéſie, ces derniers étoient les plus fréquens & les plus ordinaires & ne finiſſoient que par la mort du malade, rarement on a vû des convulſions & des mouvemens convulſifs.

Quelque-fois le mal prenoit en guiſe de fiévre intermitente par un petit friſſon aux extremitez qui duroit quatre à cinq heures, & revenoit tous les jours à la même heure, ſuivi d'une chaleur forte, & de ſimptomes les plus fâcheux, auſſi le ſecond, ou le troiſiéme accez emportoit toûjours le malade.

Dans le premier période du mal, & au commencement du second, plusieurs malades rejettoient quantité de vers par le haut & par le bas, & sur tout les enfans & les femmes, ce qui joint à la cherté des danrées & à l'abondance des fruits, qu'il y avoit en cette année, confirmoit nos Citoyens dans la fausse créance, que cette maladie n'étoit qu'une fievre de corruption causée par les mauvais alimens & par la misére.

On a vû très-peu de malades en qui la nature n'ait fait quelque éffort pour se dégager de ce venin, & le pousser dehors par des dépôts & des éruptions exterieures, comme bubons & autres tumeurs, charbons, & pustules; ceux en qui elle ne poussoit rien au déhors essuioient toute la fureur du mal, & mouroient en vingt-quatre heures ou en deux jours & ceux-là étoient ordinairement couverts d'exanthêmes, qui de toutes les éruptions étoit la plus infructeuse, & ne servoit qu'à fonder un prognostic fâcheux: quand elles devenoient noires, elles annonçoient toûjours une mort prochaine.

Les bubons sortent aux aisnes, ou au dessous, à ces glandes qui occupent la partie superieure de la cuisse, & sous les aisselles, jusques au sternum, aux glandes du col & aux parotides: ils paroissoient

dez que le mal se declaroit, ou bien le second ou le troisiéme jour, rarement après la fievre finie, les premieres n'étoient souvent d'aucune utilité & n'empêchoient pas les progrez du mal; les seconds étoient plus favorables, & quelques-fois veritablement critiques, je veux dire avec diminution de la fiévre, & l'adoucissement des simptomes, soit qu'ils fussent aux aînes, ou sous l'aisselle; mais pour les tumeurs de col & les parotides, sur tout quand elles étoient doubles, elles ont été souvent mortelles, & les malades perissoient par la suffocation, quelque évacuation que l'on fit pour la prévenir. Dans le premier & second période du mal on ne pouvoit amener à sa supuration que fort peu de ces bubons, dans la suite & vers la fin du même période, on a vû presque tous les bubons supurer quoyqu'on n'eût pas changé ue remedes ny de methode.

Les charbons & les pustules ont été dans tous les périodes très-favorables & l'éruption la plus sûre sur tout quand il y en avoit plus que d'un, ces charbons paroissent comme les anthrax ou charbons ordinaires; & sortent dans toutes les parties du corps, quelques-fois au commencement quelques-fois dans la suite de la maladie; souvent au dessous du bubon & avec soûlagement pour le malade; mais ceux qui

venoient au col étoient souvent funestes.

Les pustules s'élevent en forme de petits furoncles ou boutons avec une rougeur à la base, & un point blanc à la cime, dans quelques heures ce point blanc se desseche & devient noir, la tumeur s'étend, la rougeur s'obscurcit, & il se forme une dureté tout au tour. Ces pustules sont fort douloureuses & font une escharre comme les charbons : Elles paroissoient au commencement, ou dans la suite de la maladie, & dans le dernier période, elles sortoient avant que la fiévre se déclara & que le malade sentit aucun mal, rarement elles sortoient seules, mais 2. 3. 4. à la fois & souvent à la même partie ; on en a vû sortir sur les bubons & sur les parotides; celles-là n étoient pas d'un bon augure.

On fondoit ordinairement le pronostic de la maladie sur les simptomes qui l'accompagnoient, & sur l'état du pous. Il étoit rare de voir échaper des malades avec des simptomes violens sans aucune éruption critique, le bon ou le mauvais état du pous décidoit aussi du sort du malade, car ceux qui avoient le pous bon, fort, ouvert, & egal pouvoient esperer de se tirer d'affaire avec les secours des remedes, quelques violens que fussent les simptomes, au lieu que ceux qui avoient le pous petit, foible, obscur, frequent & inégal avoient tout à

craindre, quelque leger que le mal parût & sans aucuns simptomes fâcheux.

Par la seule description du mal on voit d'abord que ce n'est point une maladie d'un seul remede, elle varie autant & même plus que toutes autres especes de fievres, & cette varieté jointe à la bizarrerie des simptomes ne permet même pas d'établir une methode de la traiter, fixe & constante.

L'état du pous, & les simptomes déterminoient seuls la necessité de la saignée, & de la purgation en general : celle-là ne doit être ny copieuse ny fréquente, & celle-cy doit toûjours être benigne & legére.

Quand le pous étoit plein & élevé, on commençoit la curation par une saignée de six à huit onces suivant l'état du pous, l'âge & le temperament du malade, rarement on a eu des indications de la reïterer d'abord aprés, mais ensuite de la premiere saignée si le malade avoit des maux de cœur ou des nausés, on luy a donné un émetique : le tartre émetique, si c'étoit un corps plein & robuste, & l'hypecacuana si c'étoit une personne delicate, l'un & l'autre en une dose trés-moderée.

Si l'émetique ne faisoit qu'exciter les vomissemens sans faire aller du ventre d'abord aprés son operation finie on donnoit

ſur le champ un leger purgatif, ou tout au moins un lavement, mais le purgatif faiſoit mieux.

Quand le pous n'étoit ny plein ny élevé, on ſe paſſoit de ſaignée, & on commençoit par donner un émetique pour peu qu'il fût indiqué, autrement on ne donnoit ſouvent qu'un purgatif ſimple, on n'en a jamais donné que des benins & des legers, & encore en petite doze; parce qu'on avoit d'abord reconnu, que les violens purgatifs, & les grandes évacuations ne diminuoient ny la fievre, ny les ſimptomes, & ne faiſoient ſouvent que hâter la mort des malades, au lieu que des legers purgatifs faiſoient toûjours une évacuation ſuffiſante & ſalutaire.

Il n'eſt pas arrivé ſouvent qu'on aye eu l'occaſion de retirer le purgatif dans le cours de la maladie, à moins qu'elle n'aye traîné en longueur, ou qu'elle ſe ſoit terminée heureuſement, on l'a pourtant fait, quand les maux de cœur n'ont pas cedé au premier purgatif.

Si aprés l'operation de l'émetique ou des purgatifs la fiévre ſe ranimoit on faiſoit une ſeconde ſaignée & au pied quand il y avoit délire, ou aſſoupiſſement ou continuation du mal de tête, & on temperoit le malade par des émulſions ſimples ou par une eau de poulet.

Les

Les forts narcotiques n'avoient pas un effet plus heureux que les violens purgatifs, ils jettoient les malades dans des foiblesses, dont ils avoient peine à revenir ou dans des assoupissemens mortels, on n'a employé, que le sirop de pavot en petite doze & seulement dans le cas du délire & de phrénesie; quoyque l'insomnie fût un simptome commun à tous les malades, simptome qui leurs a duré jusques dans la convalescence.

Dans les diarrées on donnoit avec succès le diascordium mêlé avec les absorbants, on ne pouvoit guêres user de narcotiques dans les vomissemens à cause de l'abattement & de la foiblesse où ils jettoient les malades, on employoit plus utilement en ce cas-là les délayants, ou le suc de citron avec quelques grains de sel d'absynthe, les cardiaques même ne faisoient rien qu'augmenter l'irritation qui causoit le vomissement & le rendoient plus violent.

De toutes les évacuations naturelles les grandes diarrées ont été plus funestes, les hémorragies l'ont été également; mais on en a vû quelques-unes de salutaires, les süeurs ont été souvent très-utiles & sur tout celles qui venoient par l'inquietude du malade, & qui étoient excitées par la chaleur de son propre soufle, car celles qu'exci-

toient les remedes étoient ſouvent infideles & n'avoient d'autre ſuccez que l'augmentation de la fievre, d'où il s'enſuit que les ſudorifiques les plus legers étoient les plus convenables. On ne pouvoit pas aller au-delà de l'eau du chardon benit, & de la poudre de vipere & du lilium dans les grandes foibleſſes, tout autre ſudorifique comme les volatils, les fort cadiaques & alexiréres n'ont jamais fait un bon effet : la Theriaque même paroiſſoit trop chaude, & n'a pas été d'un grand uſage : Voilà d'abord un nombre infini de Remedes alexitéres recommandez par les Auteurs proſcripts & condamnez : ce qui doit faire croire que les Medecins qui les ont tant vanté, n'ont jamais traité des Peſtiferez, ou que s'ils en ont vûs ils ſe ſont prévenus ſur des Obſervations fauſſes, ou incertaines.

Les oppreſſions de poitrine qui ſurviennent quelques-fois dans le cours de la Maladie ne viennent pas toûjours d'un dérangement dans la poitrine, c'eſt ſouvent la tranſpiration arrêtée par le froid que le malade prend en ſe découvrant, ou quelque éruption exterieure rentrée qui cauſe cet accident dans le premier cas : Suposé qu'il y eût quelque engagement dans la poitrine, de petites ſaignées conviennent quand le pous & les forces du

malade le permettent ; mais dans les autres il ne faut que rapeller les sueurs par quelque leger sudorifique.

Pour le regime des Malades il ne leur faut que des boüillons foibles & légers à cause des grandes ardeurs, & que la Maladie est très-aiguë leur boisson ordinaire étoit de l'eau panée, ou même l'eau simple, & nous n'avons pas vû qu'aucun en ait été incommodé, ils la suportoient même mieux que la tisanne, on s'en servoit pourtant dans les engagemens de poitrine, & de l'eau de poulet dans les ardeurs de la fiévre.

La principale attention de ceux qui sont auprès des malades doit être à les bien couvrir selon la saison, & à les gorger de boisson, rien ne contribuë tant à leurs guerison que d'entretenir la transpiration & de les bien humecter.

Le traittement exterieur ne doit pas être moins simple & moins benin que celuy du dedans.

Aux Bubons qui étoient accompagnez d'inflammations on apliquoit des cataplâsmes anodins de micapanis avec le lait, ou bien ceux des herbes émollientes : aux autres une emplâtre de diachylon ou quelque autre semblable, on ouvroit ceux-là avec la lancete, on apliquoit le caustique à ceux-cy ; aux uns & aux autres on n'atten-

doit jamais la maturité ny la supuration & encor moins à ceux qui étoient durs & sans rougeur, ausquels on apliquoit le caustique, dez qu'ils pouvoient luy donner prise. On doit toûjours faire de grandes ouvertures & apliquer de longues traînées de caustiques, autrement il arrive dans la suite des fistules, & des sinus qui sont suivis d'enflure œdematouses des cuisses, & souvent de l'hydropisie.

Après l'ouverture de la tumeur on tâche d'attirer une prompte supuration par les Remedes pourrissans & emplastiques, tels que sont les digestif simple, l'onguent Basilic, celuy d'Althea, le Baume d'Arceus, l'Emplâtre de Diapalme & autres semblables, & ces Remedes suffisoient jusqu'à la cicatrice de la playe, sans avoir recours à ces Remedes singuliers & si recherchés.

Dez que les charbons paroissoient pour prévenir l'enflure & l'inflammation de la partie qui ne manquoit jamais d'arriver, on y apliquoit aussi le cataplâsme anodin, & on se hâtoit de le couper ou par une incision en croix ou en cernant l'escharre, & on y apliquoit les mêmes remedes pourrissans, qui achevoient toûjours la guerison de l'ulcere.

On traitoit à peu près de la même maniere les pustules carbonculeuses:quand el-

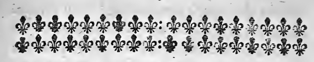
les n'étoient pas considerables les onguens cy-dessus sufisoient pour détacher l'escharre & avoir la supuration jusqu'à l'entiere guerison ; mais quand l'assiete de la pustule étoit large & dure, & l'escharre grand, on y faisoit une incision en croix, & quand la dureté étoit considerable, on apliquoit un petit caustique & ensuite on l'a traitoit à l'ordinaire.

S'il survenoit quelques accident à ces playes, comme depost, inflammation, sinus, gangréne, chairs baveuses &c. on traitoit cela à la maniere ordinaire & par les Remédes les plus simples, sans qu'il fut besoin d'en avoir de particuliers qui ne font que répandre un air de mistére sur les choses les plus simples & les plus communes.

Il paroît par ces Observations, que cette Maladie si extraordinaire, ne demande que peu de Remédes, très-simples & très-communs, un grand ordre dans la police, beaucoup de soins des Malades, & surtout des Medecins & des Chirurgiens prudens & attentifs, aussi avons-nous vû échoüer tous les pretendus spécifiques, car le bruit de cette Maladie nous a attiré icy tous les Empiriques & Gens à secret, nous avons reçû des Remédes & des Recettes de toutes les Contrées de l'Europe, la Cour même nous en a envoyé plusieurs

avec ordre de les compoſer & de les mettre en uſage, rien de tout cela n'a reuſſi. Les grandes idées des Siſtemes modernes ne ſont icy d'aucun uſage ; quoyque le mal ſoit vif & prompt il ne veut point être bruſqué, & on ne peut point par les grandes évacuations prévenir la lenteur des criſes naturelles, ny en divertir la matiere. Il faut icy neceſſairement faire revivre le langage & les maximes des Anciens, dont toute l'aplication étoit d'obſerver & de ſuivre les mouvemens de la nature, telle doit être nôtre attention dans une Maladie qui n'eſt à proprement parler qu'un *effort de la nature ou pour mieux dire un mouvement du ſang pour chaſſer un ennemi étranger.*

Pour ne rien oublier de tout ce qui peut contribuer à la ſatiſfaction & à l'avantage du Public, ſur un cas ſi important ; on ajoûte à ces premieres Obſervations, celles qui ont été faites par un autre Medecin de Marſeille, telles qu'on vient de les recevoir.



MEMOIRE INSTRUCTIF,

Suivant la methode de Mr. Michel Medecin, qui a servi dans les Infirmeries de Marseille pendant la Contagion, ce qu'il a observé & pratiqué.



Ez que je vas visiter un Malade attaqué du mal Contagieux, que je vois les yeux larmoyans, le pous fréquent, inégal, & intermitent, la langue chargée d'une humeur épaisse & blanchâtre, quelques-fois des douleurs aux lombes, des frissons qui ont précedé, suivis d'une chaleur acre, des nausées, de vomissement bilieux, des bubons, aux aines, sous les aisselles, ou derriere les oreilles, enfin des charbons: si c'est au commencement de la maladie, & que les forces se soûtiennent, je lui fait prendre trente grains d'Hypecacuana en poudre, dans du boüillon chaud, au defaut d'Hypecacuana, on dissout dans six onces d'Eau de Chardon benit, six grains de Tartre Emetique, & une cuillerée d'Eau Theriacale, on augmente ou l'on dimi-

nuë la dofe par raport à l'âge, au temperemment, & aux forces du malade.

Après l'action du Vomitif si le pous est concentré, les forces abatuës, je mets en usage la Potion suivante. Prenez six onces d'Eau Scabieuse dans laquelle vous dissoudrez une dragme Diascordium de Fracastor, douze grains de poudre de Vipére, une once d'Eau Naphe, & une cuillerée d'Eau Theriacale. Vous ferez du tout une Potion, que le Malade avalera sur le champ.

Que si au contraire le pous est fort élevé, la chaleur acre, la langue aride, au lieu de la Potion ci-dessus, on fera prendre au Malade le Julep qui suit.

Prenez six onces d'Eau de Pavot rouge dans laquelle vous dissoudrez une dragme de Theriaque recente, & une once de Syrop de Limon. Faites du tout un Julep.

Le lendemain pour emporter tous les mauvais sucs qui ont éludé l'action de l'Hypecacuana, & pour achever de vuider entierement les premieres voyes, je fais user au Malade de deux en deux heures, une verrée de Tisane en lui faisant prendre entre les deux premieres verrées un bon boüillon.

Prenez demi once de Senné mondé, une dragme & demie de Sel Vegetal. Un

Limon coupé par tranches, que vous ferés infuser pendant douze heures sur les cendres chaudes dans quatre verrées d'eau de Fontaine. Vous coulerez ensuite le tout, dont le Malade usera suivant qu'il est marqué ci-dessus. Après que les premieres voyes ont été bien vuidées. Si je m'apperçois qu'il y ait de la disposition pour les süeurs, ce qu'on reconnoît par la molesse du pous, pour lors je fais prendre au Malade ce qui suit.

Prenez deux pincées de fleurs de Coquelicot, jettez-les dans une verrée d'eau boüillante que vous laisserez un peu en infusion, vous coulerez ensuite, & dans la coulure, vous dissoudrez quinze à vingt grains de Bezoard animal, reduit en poudre, à son defaut demie dragme Diaphorectique mineral. Vous couvrirez ensuite le Malade, s'il vient à süer, vous aurez soin d'entretenir les süeurs, en lui recommandant de prendre des boüillons bien chauds, dans lesquels on peut dissoudre une dragme de Confection d'Hyacinte. Ce Reméde peut être réïteré.

S'il paroît des Bubons, je fais attention s'ils sont critiques, je veux dire s'ils soûlagent le Malade, pour lors, je fais appliquer au plûtôt le Cataplasme suivant, qu'on a soin de renouveller de deux en deux heures, le faisant chauffer avant que de l'appliquer.

Prenez un ou deux ognons blancs, que vous ferez cuire ſur les cendres chaudes, après qu'il ſeront cuits, vous les netoyerez, de Theriaque recente, de Diachilon avec les Gommes, de Savon blanc ratiſſé, de châcun environ deux onces, & de l'Huile roſat, quatre onces ; dez que le tout ſera bien fondu, vous aurez ſoin de le bien mêlanger avec les ognons, vous en compoſerez des Cataplaſmes, que vous étendrez ſur des linges groſſiers, ou ſur des peaux.

Dez que le Bubon ſe termine un peu en pointe & qu'il y a quelque peu de fluctuation, je le fais ouvrir avec une lancette à abſcez, faiſant obſerver au Chirurgien de bien ſéparer le kiſte, l'on panſe la premiere fois avec du charpi ſec, & huit heures après, je fais charger les plumaceaux de l'onguent ſuivant pour exciter au plûtôt la ſupuration.

Prenez ſix onces Onguent Baſilic, quatre de Digeſtif commun, deux onces d'Huile de Scorpion, autant de Theriaque récente, & faites du tout un mêlange pour s'en ſervir. Je fais faire deux panſemens ; c'eſt-à-dire ſoir & matin, pendant les ſix premiers jours, & après je me contente de faire panſer une fois par jour ſeulement.

Lorſque le kiſte a été entierement ſé-

paré, & que la playe commence à s'incarner, je ne mets que le ſimple Digeſtit commun, mêlé avec le Beaume d'Arcæus; que ſi au contraire le Bubon eſt ſymptomatique; ce qu'on connoît en ce que bien loin que les ſymptomes diminuent, ils augmentent. Pour peu que la tumeur s'éleve, je le fais ouvrir inceſſamment en gardant le méme ordre ci-deſſus.

Si les Charbons paroiſſent au viſage, on fait faire de petites ponctions tout à l'entour & par deſſus, on fait appliquer la Theriaque recente mêlée avec l'Huile de Scorpion, s'ils paroiſſent ſur d'autres parties du corps, l'on fera de légeres ſcarifications, autour de la tumeur on appliquera par deſſus le même Remede : ſi le Malade tombe dans le délire phrenetique, s'il eſt fort inquiet, ou s'il vomit conſiderablement, l'on ſe trouvera fort bien du Bol ſuivant.

Prenez un grain Laudanum, une dragme Diaſcordium, avec une ſufiſante quantiré de Conſerve de Roſe, l'on en fera un Bol, que le Malade avalera ſur le champ, il arrive ſouvent qu'un grain de Laudanum ne ſuffit pas, pour lors on peut l'augmenter à proportion de ſon effet.

Lorſqu'il arrive quelque hémorragie ou crachement de ſang, on prepare l'Emulſion ſuivante, qu'on fait diviſer en deux doſes,

en faiſant garder au Malade l'intervale, de quatre heures de l'une à l'autre.

Prenez ſix Amandes douces pilées, demi once des quatre Semences froides majeures mondées, une dragme de Semence de Pavot blanc, autant de celle de Courges : concaſſez le tout dans un mortier de marbre, avec ſuffiſante quantité d'Eau Roſe & de Plantin, on exprimera le tout, enſuite dans la couleure vous diſſoudrés deux dragmes de Theriaque recente ; vingt grains de Poudre de Vipére, deux onces de Syrop de Roſes ſeches, demi dragme de Sang de Dragon, autant de Coral rouge preparé ; s'il ſurvient quelque devoyement qui affoibliſſe le Malade, le rende inquiet, je me ſers du Bol ſuivant, qu'on fait avaler & qu'on réitere, en cas de beſoin.

Prenez un grain de Laudanum, une dragme de Confection d'Alkermés, vingt grains de Sang de Dragon, autant de Bol d'Armenie, reduit en poudre, avec une ſuffiſante quantité de Conſerve de Roſe, pour un Bol à prendre ſur le champ, le Malade s'abſtiendra de boire, de prendre du boüillon, que deux heures après.

Il faut tenir pendant les premiers jours le Malade aux boüillons, ne lui en faire prendre que de trois en trois heures, dans leſquels on peut délayer de tems en tems un

un peu de Theriaque, ou de la Confection d'Hyacinte.

Dans la Tisane ordinaire, on peut dissoudre du Sel Prunelle, ou quelque goute d'Esprit de Soufre, si la soif fatigue le Malade. Où dans une verrée de Tisane une once de Syrop de Limons.

Quelque indication qu'il se presente pour la saignée, il faut se garder de la mettre en usage. Nous avons vû par expérience, qu'elle est mortelle; & que bientôt après le malade perit.

Les Preservatifs qui nous ont parû les plus assurez, sont de vivre sobrement, garder une grande tranquillité d'esprit, éviter avec soin les vives passions de l'ame, comme encore la fréquentation & communication, l'on se trouve fort bien de mâcher de la Sauge à jeun & de la Rhubarbe, ou de fumer quelques pipes de Tabac: Ceux qui approchent les Malades doivent éviter leur souffle, se laver leurs mains avec du vinaigre, après les avoir touchés, se rincer la bouche en sortant de la Chambre avec de l'Eau de Vie, ou de l'Oxicrat.

Après que le Malade est entierement gueri, que la playe est bien cicatrisée, il faut le purger avec une Tisane Royale; s'il a des demangaisons, sur tout le corps, il faut tirer huit on-

ces de ſang, & lui faire uſer du lait, pendant quelques jours, qu'on pourra couper avec les Vulneraires.

VOICI DEUX FORMULES de Cataplaſme que le même Mr. Michel Docteur en Medecine agregé à Marſeille a envoyées pour en faire part au public.

PRenez telle quantité qu'il vous plaira de feüilles recentes d'Ozeille envelopées dans du papier moüillé. Faites-les cuire sous les cendres chaudes, & quand elles ſeront cuites formés-en une eſpéce de Catap'aſme, que vous apliquerés ſur les Bubons & Charbons, lequel vous aurez ſoin de renouveller de trois en trois heures.

AUTRE.

PRenés feüilles fraîches de Seleri pilées dans un mortier de pierre ou marbre. Exprimés-en fortement le ſuc, auquel vous ajoûterez de jaunes d'œufs & de farine de ſégle autant qu'il ſera neceſſaire pour donner une juſte conſiſtence

de Cataplaſme, dont vous vous ſervirez comme du prémier.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

REMEDES FAMILIERS

Dont on dit s'eſtre bien trouvé à Marſeille, contre la Peſte.

DEz qu'on ſe ſent attaqué, il faut ſe bien couvrir dans un lit, & bien fermer la Chambre où l'on fera brûler un Parfum, composé d'encens, de ſouffre & de ſon, à quoy on peut ajoûter le romarin, la ſauge &c. Le Malade en ſe mettant au lit doit prendre le Reméde ſuivant.

On fait cuire ſous les cendres chaudes un ognon blanc, ou au défaut d'ognon blanc un autre, enſorte qu'il ne ſoit guere cuit qu'à moitié afin qu'il ait plus de force. On en exprime le ſuc qu'on mêle avec une bonne priſe de Theriaque, & on le fait avaler au Malade pour le faire ſuër. On ne ſe ſert de ce Reméde qu'une fois.

Si on ſouffre le mal de tête, on trempe un linge dans du vinaigre mêlé avec de l'eau,& on l'applique ſur le front, le trempant de nouveau, & le rafraichiſſant dès

qu'il eſt trop ſec. Si les Bubons paroiſſent, on a recours à l'ognon preparé, comme le marquent Meſſieurs les Medecins.

Un honnête Homme qui a été dans le Levant, & qui a vû traiter des Peſtiferés, a découvert ſon ſecret à quelques perſonnes, qui ont crû devoir en faire part au Public. Voicy le Cataplaſme qu'il employe pour faire avancer le Bubon & le conduire à maturité juſques à s'ouvrir de lui-même ſans cautére ny lancette. Il fait piler un ognon de lys juſqu'à-ce qu'il ſoit reduit en pâte, il y ajoûte du ſavon & de l'huile d'olive, qu'on pile encore tout enſemble, dont on fait le Cataplaſme qu'on change de deux en deux heures. Quand le Bubon eſt ouvert & qu'il s'agit de le faire ſuppurer, il fait boüillir du mouron, avec de l'huile & de la cire, de quoy ſe forme le Cataplaſme pour la ſuppuration. S'il ne s'eſt rien reſervé & qu'il nous ait en effet dit tout ſon ſecret, ce Cataplaſme doit conduire juſqu'à parfaite gueriſon.

FIN.

L'On avertit le Public, que nonobstant les défenses de Messieurs les Presidens & Commissaires de la Chambre de la Santé, quelques Libraires se sont ingerez de faire imprimer des Livres en cette Ville touchant la Maladie de la Peste, & qu'il n'y a que les Observations de Monsieur Chycoineau Chancélier & Professeur en l'Université de Montpelier, les Traités de Messieurs Pestalossi & Valant, Docteurs en Medecine aggregés au College de cette Ville, qui ont été lûs dans la Chambre Syndicale des Medécins, & que tous les autres Ouvrages imprimés n'ont été approuvés ny par Messieurs les Commissaires de la Santé, ny par l'Assemblée du Collége.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Messieurs les Presidens & Commissaires de la Santé de cette Ville de Lyon, *les Observations sur la Peste qui regne à Marseille*, faites par Mrs. Bertrand & Michel Medecins aggregés à Marseille, & l'Avertissement qu'un de nos Confreres a mis au commencede l'Ouvrage, & j'ay l'honneur de certifier à la Chambre que tout merite d'être imprimé, & sera très-utile au public. A Lyon le quinziéme Fevrier 1721. Signé Delamoniere, Vice-Doyen du College & l'un des Commissaires de la Santé.

CONSENTEMENT.

De Messieurs les Presidens & Commissaires Deputés pour le fait de la Santé de la Ville de Lyon.

Du Samedy quinziéme Fevrier mil sept cens vingt-un après midy au Bureau de Messieurs les Presidens & Commissaires Deputés pour le fait de la Santé de la Ville de Lyon y étans.

Messire PIERRE CHOLIER, Chevalier,

Baron d'Albigny, Seigneur de Cibeins, Bully, Montromand, Layeux & le Breüil, Conſeiller du Roy, Préſident en la Cour des Monnoyes, Sénéchauſſée & Préſidial de Lyon, Lieutenant Particulier, Aſſeſſeur Criminel, Prevôt des Marchands, Preſident de la Santé: JEAN CROPET, Ecuyer, Seigneur de Saint Romain, JEAN PIERRE MARIE DERUOLS, Ecuyer Conſeillers du Roy en ladite Cour des Monnoyes & eſdits Siege & Sénéchauſſée, Meſſire FRANCOIS JOURDAN, Chevalier Baron de Saint Lager & autres Lieux, Conſeiller & Procureur general en ladite Cour des Monnoyes, & eſdit Siege & Senechauſſée, & Procureur de SA MAJESTE' au Bureau de la Santé. Nobles JEAN-PIERRE DELAMONIERE, & JEAN-BAPTISTE GOIFFON, Docteurs Medecins Aggregés au College de Lyon: Noble CLAUDE TROLIER, Exconſul, Treſorier de la Santé. Sieurs NICOLAS RUFFIER, FREDERIC GROS, JEAN IMBERT, PAUL ROCHEVALIER, JOSEPH REVERONY, PIERRE DEMADIERES, JEAN-CLAUDE BLANCHET, PIERRE FLACHAT, CHARLES ROSSIGNOL, JACQUES SOUBRY, ANTOINE ROIRE, JEAN CHASSEING, JACQUES BIROUSTE, l'Aîné, CLAUDE GRIMOD & ALEXANDRE RENAUD, tous Commiſſaires de ladite Santé.

Vû le Raport & l'Aprobation de Monſieur Delamoniere Nous conſentons que le Livre des Obſervations ſuſdites ſoit diſtribué au Public, après qu'il aura été imprimé en vertu des permiſſions en tel cas requiſes. Signé CHOLIER, CROPET DE S.ROMAIN, DERUOLS, JOURDAN, DE S. LAGER, DELAMONIERE GOIFFON, TROLLIER, RUFFIER, GROS. JEAN IMBERT, ROCHEVALIER, REVERONY, DEMADIERE, BLANCHET, PIERRE FLACHAT, ROSSIGNOL, SOUBRY, ROIRE, CHASSEING, BIROUSTE, GRIMOD & RENAUD.

Extrait de Regiſtres des Actes & Déliberations du Bureau de la Santé de cette Ville par Nous Secretaire dudit Bureau, Signé, PERRIN.

PERMISSIONS.

SUR la Requiſition du Sr. LAURENS, Maître Imprimeur de cette Ville. Je n'empêche l'impreſſion des ſuſdites Obſervations en une feüille de Cicero, & de l'Avertiſſement en deux feüilles de même caractere. FAIT à Lyon le 15. Fevrier 1721.

AUBERT.

PErmis d'imprimer ce Livre le 17. Février 1721.

DUGAS.



REPONSE A LA LETTRE DE MONSIEUR P***.

Docteur en Medecine, Professeur Agregé au Collége des Medecins de Lyon.

MONSIEUR,

JE fus agréablement surpris quand Mr. de la Moniere me fit l'honneur de me dire hier à la Chambre de la Santé, que vous m'aviez fait celuy de mettre à la fin de vôtre Traité de la Peste une Lettre à mon adresse, & il a bien voulu me communiquer ce ma-

tin vôtre Livre. Comme mon nom n'y étoit désigné, que par une lettre initiale, j'ay d'abord crû, que je pouvois me dispenser de vous faire une reponse en forme, & qu'une visite, ou une conversation supléeroit à ce défaut : Mais comme le Libraire a pris soin de me nommer, & que dans vôtre Lettre vous dites, Monsieur, que j'adoptois le sentiment des Insectes, qui me paroissoit le plus probable pour cause de la Peste entre toutes celles que les Auteurs ont raportées, vous m'avez découvert, rélevé mon secret, & forcé à réconnoître l'Avertissement ajoûté aux Observations de Mrs. les Medécins de Marseille, & vous m'obligés à prendre la plume dans un téms où je suis accablé de differentes affaires, outre qu'il y à bien d'années que je suis révenu de ce genre de recherches Théoriques, & que je fais de la pratique toute mon aplication.

Je vois, Monsieur, que vous vous êtes determiné pour les levains, & que vous n'avez pas laissé au Public, comme vous m'aviés fait l'honneur de me le dire, la liberté du choix pour les differentes causes de la Peste proposées par les Auteurs. Je vous avouë sans aucun déguisement, que j'ay été charmé en lisant vôtre Lettre, & que je sens par avance le plaisir que j'aurai à parcourir le reste de l'Ouvrage, je

commence par vous remercier, Monſieur, de l'honneur que vous m'avés fait ; Mais moins de tout ce que vous me dites d'honnête & de gracieux, que de la bonté que vous avés euë de me propoſer vos doutes ſur le ſentiment des Inſectes, & de me communiquer les nouvelles reflexions que vous avés faites ſur celui des Levains, que je trouve toutes ingenieuſes & pleines d'érudition, & je vous diray de bonne-foy, que s'il n'y avoit point d'Inſectes, je ſerois de vôtre party. Comme c'eſt là le ſentiment le plus vraiſemblable, c'eſt auſſi celui à l'examen duquel je me ſuis le plus attaché dans l'Avertiſſement où je crois d'avoir donné aux Levains la puiſſance & la vertu qu'ils peuvent avoir. Je me ſuis propoſé d'ailleurs preſque toutes les objetions qui ſont dans vôtre Lettre, j'ay ramaſſé les exemples les plus intereſſants & les plus eſſentiels pour ne rien oublier de ce qui leur eſt dû : mais pour mettre la queſtion dans ſon jour, j'ay remarqué, qu'il y avoit deux manieres connuës, dont les Levains ſe communiquoient : la premiére par une communication immediate de toutes leurs parties ſans l'interpoſition d'aucun corps & l'entremiſe d'un moyen, & d'un fluide ; la ſeconde à la faveur d'un moyen & d'un fluide qui leur ſert de vehicule : que celles qui ſe font de la premie-

re façon peuvent s'étendre & se multiplier jusqu'à la fin des Siécles ; mais que celles qui se faisoient de la seconde perdoient de leur puissance & de leur vertu à mesure que la matiére de ces Levains se repandoit toûjours de plus en plus dans l'air, & qu'à force d'être divisée, elle devoit à la fin tomber dans l'aneantissement eu égard à leur vertu & leur puissance. Je raporte des exemples de l'une & l'autre de ces communications qui paroissent assez naturels & assez sensibles, & je n'ai pas oublié les plus considerables de ceux que vous avez choisis ausquels je prens la liberté de vous renvoïer pour ne pas user de repetition. Je me contente de vous dire que les Maladies, dont vous faites mention, quoique communicables & contagieuse ne se communiquent pas comme la Peste & n'en portent pas les deux caractéres essentiels : de se communiquer à plusieurs personnes indistinctement tout à la fois ; & causer une nombreuse, prompte & fréquente mortalité, la plûpart de ces maladies dont vous raportés des exemples se communiquent sans moyen & par une aplication immediate de toute la masse des Levains, & il y en à même où il faut que la communication en soit faite immediatement dans le Sang, ou à quelqu'un de ses principes, comme le venin de la Vipêre

au Sang, & celui de la Rage, tout au moins à la Salive : autrement ils ne sont d'aucun effet.

Je me souviens que sur ce fondement étant Consulté pour une Dame, dont le mary êtoit mort à Marseille de la morsure d'un Chien enragé, je ne fis point difficulté de soûtenir qu'elle n'avoit rien à craindre, quoiqu'elle eût couché avec son mary pendant environ un mois ; pourveu qu'elle ne fut pas devenue enceinte depuis que son époux avoit été mordu : ce que l'experience a verifié contre le sentiment d'autres Médecins Consultés pour le même cas. On pourroit avaler le venin des Vipêres sans risque ; pourveu que les voyes pour passer immediatement dans le Sang soient fermées & qu'il n'y ait dans la bouche & dans tout le trajeƈt aucune entamure ni playe par ou il puisse s'insinuër immediatement dans le Sang sans avoir souffert aucun changement ny alteration, & de même on pourroit avoir toute la surface du corps couverte de la bave d'un Chien, ou autte Animal enragé, sans peril de devenir enragé, pourveu qu'elle ne pût se communiquer ny au Sang ny à la Salive.

Quant aux maladies qui se communiquent comme la Peste par l'entremise de l'Air, la petite Verole & la Rougeole par exemple, je ne crois pas qu'il y ait temerité, & c'est

ainsi que je m'en suis déjà expliqué, de soupçonner, que la cause ne puisse consister, de même que de bien d'autres maladies Epidemiques en quelque espêce de petits Vers ou Insectes inperceptibles, & d'autant plus vraisemblablement qu'elles sont transmises & se communiquent par des personnes qui n'en sont point malades & n'en sentent aucunement les effets. D'où il semble qu'on peut inferer, que comme elles se communiquent sans le secours de la matiére de l'insensible transpiration, de même la Peste se peut transmettre & se communiquer indépendemment du soufle & des exhalaisons du corps de celui qui la communique à un autre, & qu'une personne peut porter sur ses habits la cause de la Peste & la communiquer à d'autres sans que lui-même en soit infecté, comme il est probable qu'il arrive à ceux qui fréquentent les Malades, & aux Corbeaux principalement, qui portent la Peste sur leurs habits & la communiquent à ceux qu'ils rencontrent dans les ruës; & à ceux qui transferent dans les Villes la Peste avec leurs Marchandises de contrebande sans qu'eux mêmes en soient endommagés. Ce qui sert à prouver, comme l'experience le confirme, qu'il y à plus à craindre du côté des habits, des meubles & des marchandises, que de la part des exhalaisons & des émanations des corps des Pestiferés.

Permettés moi, Monſieur, de vous raporter ſur ce fait une hiſtoire que j'ay luë quelque part d'une femme qui eût la hardieſſe d'épouſer en peu de mois dans la même Ville ou la Peſte regnoit & faiſoit de grands ravages, trois maris qui moururent conſecutivement de cette maladie, ſans qu'elle l'eût contractée. Il n'y à pas long-tems qu'on fit lecture à la Chambre de la Santé d'une Lettre écrite d'Arles par un R. Pere Jeſuite, qui portoit qu'un jeune homme qui s'étoit marié le Lundy mourut le Samedy de la même ſemaine, de la Contagion, & que ſa femme étoit reſtée ſaine. Il y a peu de cas, Monſieur, permettés moy de vous le faire obſerver, ou la Communication de la Peſte puiſſe ſe faire plus intimement, que d'un Mary à une Femme & ou les voyes de la tranſpiration ſoient plus ouvertes, que dans un Lit, ou tous les deux ſont couchés, mais vous repliquerés, je vous préviens, que dans ces quatre cas les Femmes n'avoient pas un Sang diſpoſé à recevoir l impreſſion de ce venin, & moi je croirois plûtôt, ſans deſſein de vous offenſer, que ces Femmes n'ont point été infectées par leurs Maris; parceque les Inſectes Peſtilentiels qui ont fait mourir leurs Epoux avoient été inſinués à droiture dans les vénes & y étoient rétenus ſans en pouvoir ſortir, à ce que je penſe, quand

uñe fois ils y ſont entrés, & que les Maris n'en ayant point aporté dans leurs maiſons, ny ſur leurs habits, ny ſur leur linge, ny ſur la ſurface de leurs corps, ils ne pouvoient pas communiquer à leurs Femmes la maladie qu'ils avoient, quelque habitude qu'ils euſſent pû contracter avec elles. Si la Peſte ſe communiquoit comme vous le penſés, Monſieur, par les exhalaiſons, les matiéres des ſueurs & de l'inſenſible tranſpiration, dites-moi s'il y peut avoir des cas, ou ſe dût faire plus promptement & plus abondemment cette communication ?

Pour vous diſpoſer à faire des reflexions, qui puiſſent vous faire goûter ce ſentiment, obſervés, Monſieur, je vous en prie que Meſſieurs les Médecins de Marſeille, & bien d'autres avant eux rapportent, que l'haleine & les ſueurs des Peſtiferés ne ſentent point mauvais comme celles de la plûpart des autres Malades, & qu'elles n'ont qu'une odeur foible, & inſipide, qui ne s'accorde pas avec les parties Salines & Sulphureuſes qui exhalent continuellement de nos corps, ſur tout étant corrompuës & infectées par le venin de la Peſte, que vous ſupoſés compoſé d'un ferment Salin volatil, & d'une ſubſtance onctueuſe : Je ne m'arête pas aux exemples que vous avés propoſés pour établir ſon adhérence à raiſon de cette onctuoſité, ny à toutes les maladies,

dont vous faites mention pour conclure que comme elles dependent de certains Levains, il en doit être de même de la cause de la Peste, ce dont je ne sçaurois convénir eu égard à deux proprietés oposées, que l'on remarque dans la communication de ce Venin: l'une la facilité & la promptitude avec laquelle il se communique, l'autre de demeurer plusieurs années de suite caché sans produire aucun effet. Voilà, Monsieur, des difficultés, qu'on ne peut expliquer, ce me semble, par des Levains, ny par aucune cause inanimée, & le soin que vous avés pris de leur donner un fourreau, & une substance onctueuse pour les tenir liés & enchaînés, ne les met pas à couvert contre les injures de l'air & du tems, & elles même n'est pas à l'abri de leurs impressions; vous en convenés en quelque endroit dans vôtre Lettre, outre qu'il est bien difficile qu'elle puisse resister si long tems à l'action d'un ferment Salin & volatil; puisque c'est la proprieté des fermens & des Levains de changer les substances auxquelles ils sont apliqués, en des substances semblables à eux mêmes. On pourroit encor vous dire, Monsieur, qu'il y à une grande conformité entre vos Levains & la matiére de l'insensible transpiration, que vous employés pour mettre en liberté les fermens, ils sont tous les deux à peu près de même nature, &

vous ne leur attribués pas de differens principes pour leur donner prise l'un sur l'autre. Mais venons à leur action : cette matiére onctueuse étant fonduë & liquifiée les fermens, dites vous sont mis en mouvement, & se repandent dans l'air, je comprends ce détail ; mais je suis embarrassé & je ne conçois pas comment ce ferment après avoir été distribüé & divisé dans l'air reviendra contre l'agent par une détermination oposée, & pourra s'insinuer dans le domicile de celui-cy par les mêmes voyes qu'il en est sorty, & malgré la resistance & le mouvement de cette matiére, qui sort du corps sans interruption ira s'emparer de la place qu'elle aura quittée? Il y a quelque espêce de contrarieté dans cette supostion ; car il faut convenir qu'un agent surpasse en vertu le patient, permettés moi ces termes de l'Ecôle, la matiére de la transpiration doit donc surpasser en force celle des Levains ou des fermens, qu'elle a mis en mouvement, & par consequent ces Levains ne peuvent pas par le seul mouvement qu'ils ont reçû de cette matiére surmonter celui avec lequel elle se repand hors du corps, ni encore moins celui de tout le tourbillon qu'elle forme dans une Sphére assés étenduë à l'entour du corps de la personne, dont elle est émanée ; Et au lieu de s'approcher du côté de celui dont la matiére de l'insen-

ſible tranſpiration les aura mis en mouvement, ils doivent plûtôt s'en éloigner; car il eſt naturel de penſer, que ces Levains étant mis en mouvement ſe diviſeront enſuite & ſe repandront dans l'Air, où ils ſuivront plûtôt les routes qui les éloigneront, que celles qui peuvent les aprocher du tourbillon, que forme la matiére de l'inſenſible tranſpiration, qui les chaſſera ſans ceſſe au lieu de les attirer: Et pour qu'il pût parvénir quelque portion de ce Levain dans le corps de celui qui l'a réveillé, il faudroit qu'il ſe multipliat à l'infini, & que tout l'air qui l'avoiſine fût changé en Levain, ce n'eſt pas neantmoins vôtre ſentiment, Monſieur, & vous avés raiſon.

Sans que l'air change de nature, & qu'il ſouffre en lui même, & en ſa propre ſubſtãce aucune altération, il pourra cependant être tellement chargé & rempli du Levain de la Peſte, comme dans le tems que toute une Ville eſt univerſellement affligée de cette maladie, que nonobſtant la reſiſtance de la matiére de l'inſenſible tranſpiration quelque portion de ce Levain paſſera dans les Poûmons avec la matiére de l'air inſpiré; mais quand il ne s'agit que d'une petite portion renfermée dans une Caſſette ou dans une Boëtte ou elle a demeuré nombre d'années, & ou ſans le ſécours de l'inſenſible tranſpiration on ne ſçauroit douter,

qu'il n'ait fait des pertes considerables, puisque les corps les plus compactes, le Marbre, les Métaux n'en sont pas exempts, il ne paroît pas croyable, que ce qui pourroit être resté, & qui d'ailleurs avant que de parvenir à la personne en question, sera obligé de se repandre dans l'air, & dans un sens oposé, qui l'en éloignera, puisse entrer dans son corps, l'infecter lui, & ceux qui seront dans la même chambre, lui causer une mort prompte & quelque fois subite; d'autant que ce Levain purement salin & depoüillé de sa partie onctueuse ne sera plus en état de se deffendre contre l'humidité de l'air, qui le resoudra bien vite en eau, & le disposera encore plus à s'unir & se lier avec des atomes de differente espêce, qui en changeront totalement la nature & la vertu; car quoique les Levains ayent des puissances bien étenduës, ils ne sont pas cependant inalterables; puisqu'on ôte aux Poisons corrosifs la force & la vertu par des mélanges convénables, qu'on en arrête les effets par des Remédes.

Ce qui me paroit encor plus surprenant, Monsieur, c'est la prompte action de ce venin, qui souvent fera mourir subitement. Comment est ce que dans si peu de tems toute la masse du Sang peut être changée par la vertu d'une si petite portion de ce venin que nous avons suposé sortir d'une

boëtte, toutes les autres circonstances ajoutées ? puisque les poisons les plus actifs demeurent quelquefois des journées entiéres avant que de produire leurs effets, quoiqu'ils soient appliqués immediatement, & en masse considerable. Vous me dirés Monsieur, que ce levain est de tous les levains le plus actif, le plus violent, & le plus subtil, je vous repondrai que je conviens avec vous que de tous les venins il n'y en a peut être pas de plus puissant; mais vous ne sauriés me refuser la liberté de vous repliquer ici l'argument, que vous avés fait contre les Insectes; car s'il est vrai, comme vous le prétendés, qu'en un instant ce levain change non seulement toute la masse du Sang, mais encore que pour expliquer la communication de la Peste & sa continuation vous supofiés, que toute la matiére de l'insensible transpiration soit changée en levain, Il s'ensuivra que quand une fois cette maladie a fait un certain progrés dans une Ville, dans une Province, que tout l'univers n'en sçauroit échâper, & que quand vous avés desaprouvé pour cause de la Peste des Insectes, ou des corps animés, & que vous prétendés inferer de la multiplication de ces animaux imperceptibles par des générations successives la continuation & la durée perpetuëlle de la peste, vous ne

vous étes pas aperceu que vous avés fait en même tems le procés a vos levains émanés de l'insensible transpiration ; parce qu'il est certain que cette cause est incomparablement au dessus de toutes les générations, quelques nombreuses qu'on puisse les imaginer, & il sortira dans un jour plus de levain du corps d'un seul pestiferé, que ces Insectes ne sauroient faire de lignées en un mois ; Les Insectes ne pondent pas des œufs tous les jours, ni tous les momens, ils n'en font pour l'ordinaire qu'une fois l'an, & s'ils en font beaucoup plus que les grands animaux, ils vivent en échange bien peu de tems. On raporte que dans la Boristène il s'engendre présque toutes les nuits une grande quantité de vermisseaux, qui nagent le matin comme des poissons, qui volent sur le midy comme des oiseaux, & qui meurent tous les soirs, & nous savons par expérience que nous en avons un grand nombre, qui ne vivent que peu de tems.

Vous comprenés bien, Monsieur, que tant qu'il y aura un certain nombre de Pestiferés, ils fourniront en un jour plus de levains qu'il n'en faut pour infecter toute une province, & quand il y en aura plusieurs, jugés où pourra aller cette multiplication ? s'il pourra rester dans une Ville ni personne, ni marchandise, qui ne

ſoient couvertes de ce levain ; que tout l'air n'en ſoit infecté bien tôt dans l'étenduë d'un Royaume, & la ſurface de la Terre ? & ſi la Peſte ne dévra pas durer ſans interruption, & ne finir que bien tard, pour ne pas dire jamais ? ce qui eſt contre l'experience, & juſqu'a preſent on n'a pas vû que la Peſte ſe ſoit repanduë ſi univerſellement, mais peu à peu & gradüellement par la frequentation, & la diſtribution des marchandiſes de contrebande.

On ne ſauroit tirer de ſemblables conſequences de la génération des Inſectes, ſur tout quand ils ſont transferés de leur païs dans d'autres, qui ne leur ſont pas naturels, où ils reſpirent un air different, qui ne leur eſt pas convenable. Chaque Ciel à ſes animaux, comme chaque terre a ſes plantes ; & de même que les plantes étrangéres tranſportées dégenérent, & qu'elles ne ſe reproduiſent pas toûjours par leurs ſemences, qu'il en faut repeter de nouvelles de leur païs natal ; de même les animaux étrangers transferés hors de leur climat ne ſubſiſtent pas long-tems, & les œufs qu'ils pondent ne reüſſiſſent pas. On en a une preuve dans les œufs que les vers a ſoye laiſſent dans ces Provinces, dont le ſuccés n'eſt pas heureux comme de ceux qu'on tire d'Italie. Or ſi la propa-

gation des Insectes du levant est interrompüe dans leur païs natal, on a lieu de croire qu'elle devra cesser a plus forte raison dans un païs étranger, l'Experience même nous apprend que les générations de nos Insectes domestiques, & de campagne ne sont pas toûjours également abondantes, & sont souvent interrompües quelques années de suite.

Vous voyés, Monsieur, que les levains sont exposés encore plus que les Insectes aux consequences que l'on peut tirer contre la multiplication & la durée de la Peste, & quoique vous n'ayés rien oublié pour les établir solidement, il n'y a pas aparence qu'ils trouvent crédit parmi tous les savans. Vôtre hypothése même, si vous voulés me permettre de vous le dire, est un peu trop composée, elle ne porte pas ce caractére de simplicité, & cette espéce d'évidence, qui est inseparable de la verité, celle des Insectes est bien plus simple si je ne me trompe, & on explique bien plus naturellement ce qu'il y a de plus difficile tant sur l'origine de la cause de la Peste, sa communication, ses progrés, ses effets si prompts, & si surprenans, que sur son renouvellement aprés plusieurs années de cessation; si c'est une maladie rare dans l'Europe & fréquente au Levant, c'est parce que ces Insectes,

ſont naturels au Levant ; ſi elle arrive quelquefois dans nos Provinces, c'eſt parceque ces animaux y ſont portés dans dès années favorables a les entrétenir, & a faire éclorre leurs ſemences ou leurs œufs; ſi des malades qui en ſont frapés la plûpart en meurent, qu'il y en ait qu'on ne puiſſe ſauver, que de ceux qu'on ſauve les uns ſoient plus malades, que les autres, c'eſt parce qu'ils ont reçû dans leurs corps plus de ces Inſectes ; s'il en meurt ſubitement, comme il arriva a ces quatre portefaix qui les premiers entrerent dans le Vaiſſeau, & en dechargerent quelques Bales de Marchandiſes, c'eſt qu'ils mirent en mouvement pluſieurs eſſains de ces animaux, & qu'il s'en fit tout d'un coup une nombreuſe inſinüation dans leurs corps ; ſi enfin cette maladie ſe rénouvelle après pluſieurs années d'extinction, c'eſt parce que ſi ces animaux meurent, ils laiſſent toûjours des œufs ou des ſemences par leſquelles ils ſe régénérent, & pour révénir a la boëtte ou a la caſſette, dont on a deja parlé, on comprendra que des eſſains d'une prémiere génération multipliée pendant pluſieurs années ſont ſortis tout d'un coup, dont une partie ſe ſera inſinuée par la bouche dans les poûmons & les entrailles de celui, qui l'a ouverte, & l'autre repandüe dans l'air de la Chambre

aura infecté ceux qui s'y seront trouvés, sans que leur soufle, ni le cours de la matiére de l'insensible transpiration, ni son mouvement oposé leur en ait pû defendre l'entrée ; parce qu'ils ont des aîles, & que ces Insectes comme les autres cherchent la chaleur, & que peut-être l'air qui sort du corps des hommes leur convient & leur sert d'apas;au lieu que les levains,& les autres causes inanimées,parcequ'ils n'ont pas des aîles sont obligés de suivre le torrent des matiéres,qui les en éloignent,& les répoussent sans cesse, livrées d'ailleurs au mouvement fortuit de l'air & des vents.

Quant a l'origine des Levains de la Peste, que vous croyés se former dans le corps des hommes ; comme cette supposition est nouvelle pour moy, je vous laisse la gloire de l'invention, je sçai Monsieur, qu'il y a des maladies qui s'engendrent dans nos corps & ceux des animaux ; qu'il arrive quelquefois, mais bien rarement dans le sang des hommes de si grandes alterations, & des changemens si étranges qu'il en resulte des levains qui âprochent de la nature des Poisons, & on en voit a peu prés les mêmes effets : des gangrénes promptes, qui commencent dans le sang, & s'étendent de partie en partie, & bien tôt dans tout le corps, des Charbons, des bubons, & des morts subites & im-

prevëues ; c'est ainsi que se forme la rage dans les chiens & les loups ; mais la difference qu'il y à entre ces maux & la Peste, c'est que la plûpart ne se communiquent pas, & ceux qui se communiquent ne le font pas a plusieurs à la fois, ils ne se répandent pas dans les Villes & les Provinces, & ne causent pas une grande Mortalité ; Deux conditions essentielles a la Peste. On tire encore une difference, qui ne l'est pas moins de la maniére, dont la communication de ces maux se fait & c'est justement parce qu'ils ne se transmettent que par une application immediate, que la cause en est individüelle, & qu'elle n'est pas repanduë dans un milieu commun, que s'ils sont contagieux, ils ne sont pas épidemiques ; l'air en effet qui entoure un chien, un loup enragés, ni leur souffle, ni toute la matiére qui exhale de leur cops ne font aucune impression sur ceux qui les aprochent. On a beau respirer l'air qu'ils ont expiré, humer le tourbillon de leur transpiration, on ne prend pas leurs maux, & les chiens & les loups qui les rencontrent ne deviénent pas enrages, s'ils n'en sont mordus, ou n'avalent de leur salive ; ainsi une cause singuliére & individüelle, telle qu'elle est dans la rage, ne sauroit produire aucun effet qu'autant qu'elle est apliquée

immediatement comme les autres levains à une ſubſtance convénable, & quand elle ſe repandroit dans l'élement où nous vivons, étant ſi limitée elle ne pourroit pas l'infecter dans une grande étenduë, comme il a été obſervé à l'égard de cette portion de venin renfermé pluſieurs années dans une boëte, ni par conſequent ſe communiquer en même tems a pluſieurs perſonnes, & produire une maladie épidemique, d'autant qu'elle ne peut ſe repandre dans les airs ſans y être ſans ceſſe diviſée, & ſi diviſée, & alrerée par tant de differens mélanges, qu'elle n'aura plus à la fin aucune puiſſance; Et s'il eſt vrai, comme vous le dites Monſieur, que la diviſion des levains leur tient lieu de multiplication, cela ne peut s'entendre que des parties, dont on ne doute pas, mais aucunement de la vertu & de la puiſſance, dont il eſt ici queſtion, qui ne ſçauroit ſe multiplier a meſure que leur maſſe ſe diviſe & diminuë en ſe deviſant.

Puiſqu'il eſt certain que les maux qui ſe communiquent par une aplication immediate & des cauſes internes & particuliéres ne s'étendent pas beaucoup, & ne ſe communiquent à la fois, ou ſucceſſivement qu'a peu de perſonnes, & que ceux au contraire qui ſe communiquent par un milieu commun ſe repandent bien vîte, &

n'épargnent que peu de monde dans les Villes, & les Provinces où ils se sont glissez, je croirois volontiers, Monsieur que les maladies contagieuses qui se communiquent par une cause interne & particuliére & sans milieu ne devroient pas étre mises dans la même catégorie, que les maladies contagieuses qui se communiquent par une cause externe & commune & en quelque façon générale, & qu'il faudroit les distinguer en Contagieuses simples, & en contagieuses & épidemiques tout ensemble.

Quand il seroit vrai que la Peste prend son origine dans le Levant, & qu'elle y est plus frequente, elle dépend néanmoins toûjours d'une cause commune, & se communique là comme dans les autres païs par le moyen d'un air infecté, & c'est peut-être par cette raison que vous n'avés pas dû la mettre au rang des maladies endémiques. Je ne veux pas disputer des termes, mais je crains fort que l'Ecole ne se pourvoit contre vous, & n'en apelle comme d'abus; car s'il y eut jamais maladie épidemique, c'est sûrement la Peste, & si elle étoit propre & particuliére au Levant on aura autant de raison de croire que c'est a cause de certains Insectes, qui sont naturels au païs, que vous de soûtenir, que les Orientaux ont

certaines diſpoſitions interieures, & des cauſes occaſionelles qui font naître dans leurs corps ces ſortes de levains ; car ſuppoſé que la Peſte ceſſe pendant un ou deux ans, & que les générations de ces animaux ſoient préſque éteintes à raiſon d'une conſtitution d'air, ou d'une ſaiſon contraire, ou par le defaut d'une nourriture convénable, quelque reſte qui aura éehâpé a là commune deſtruction, ou quelqu'une de leurs ſemences ou de leurs œufs, qu'une ſaiſon plus favorable aura fait éclorre, compoſera bien tôt des familles aſſés nombreuſes pour infecter les habitans des lieux ou ils ſe feront réproduits. Ce qui ſe paſſe à l'égard de nos Inſectes nous donne des preuves qui confirment cette conjecture ; pour ne rien dire de pluſieurs ſortes de vers étrangers aportés avec le cotton, & l'oüatte, qui ſe multiplient & fourmillentquelquefois, quand ces marchandiſes demeurent long-tems renfermées, ſans que leur ſucceſſion néanmoins ſoit de longue durée.

Voila, Monſieur, les Réflexions que vous m'avés obligé de vous adreſſer, ſi j'avois eu plus de loiſir je les aurois miſes peut-étre dans un ordre plus ſuivi ; mais je vous avoüe que je n'ai jamais eu envie

de mériger en auteur, & encore moins, d'écrire ſur une maladie, dont je n'ay pas par moi même ſuffiſamment d'experience. A l'égard de la Peſte, il faut convénir que nous n'en avons pas beaucoup l'un ni l'autre, & nous devons faire des vœux au Seigneur pour qu'il lui plaiſe nous préſerver de ce terrible fleau; Que ſi par malheur nous ne pouvions en étre garantis, toutes nos hypotheſes ne ſeroient pas de grande utilité. Ce que nous pourrions faire de mieux ſeroit de nous appliquer uniquement à la récherche des remédes, qui pûſſent combatre une ſi cruelle maladie, & par une continüelle obſervation ſur leurs effets en établir un uſage ſalutaire; car nous ne manquons pas de matériaux, les Auteurs en propoſent un nombre prodigieux tant ſimples, que compoſez; mais je ſuis convaincu que les Médicamens ne ſont Remédes que par une juſte application. Je vous loüe cependant, Monſieur, du deſſein que vous avés eu d'en ſaire un choix judicieux, de donner des formules pour tous les Symptomes, & de faire preſent au Public d'un Traité complet ſur cette Maladie, je ne doute pas qu'il ne ſoit tres utile, & j'eſpére qu'il ſervira à augmenter la reputation, que vous

vous étes deja âquiſe par d'autres ouvrages. J'ay l'honneur d'être avec une vraye estime, & une parfaite conſideration.

MONSIEUR

Vôtre très humble & tres obeïſſant Serviteur G.

A Lyon le 16. Fevrier 1721.

ERRATA.

Dans l'Avertissement.
Page 14. ligne 8. *lisez* fleau.
Page 19. lig. 2. *lisez* espéce.
Page 30. lig. 17. *lisez* corrompus.
Page 31. lig. 12. *lisez* procedoit.
Page 35. lig. 26. *lisez* hypothefes.
Page 41. lig. 11. *lisez* Contrayerva.
à la même page lig. 27. *lisez* alterans.
Page 43. lig. 3. *lisez* Hématite.
Ibid. à la 24. lig. *lisez* circonspection.
Page 55. lig. 15. *lisez* Hypecacuanha.
Page 56. lig. 23. *lisez* menu Peuple.
à la même page derniere lig. *lisez* & tous.
Page 57. lig. 6. *lisez* les.
Page 60. lig. 14. *lisez* sucs.

Au second Livre.
Page 3. lig. penultieme *ajoutés* ne sauroit.
Page 14. lig. 28. aprés accident: aprés cas.
Page 23. lig. 2. *lisez* Digestif.

Reponse à la Lettre de Mr. P ***.
Page 2. lig. 13. *lisez* revelé.
Page 19. lig. 21. *lisez* corps.